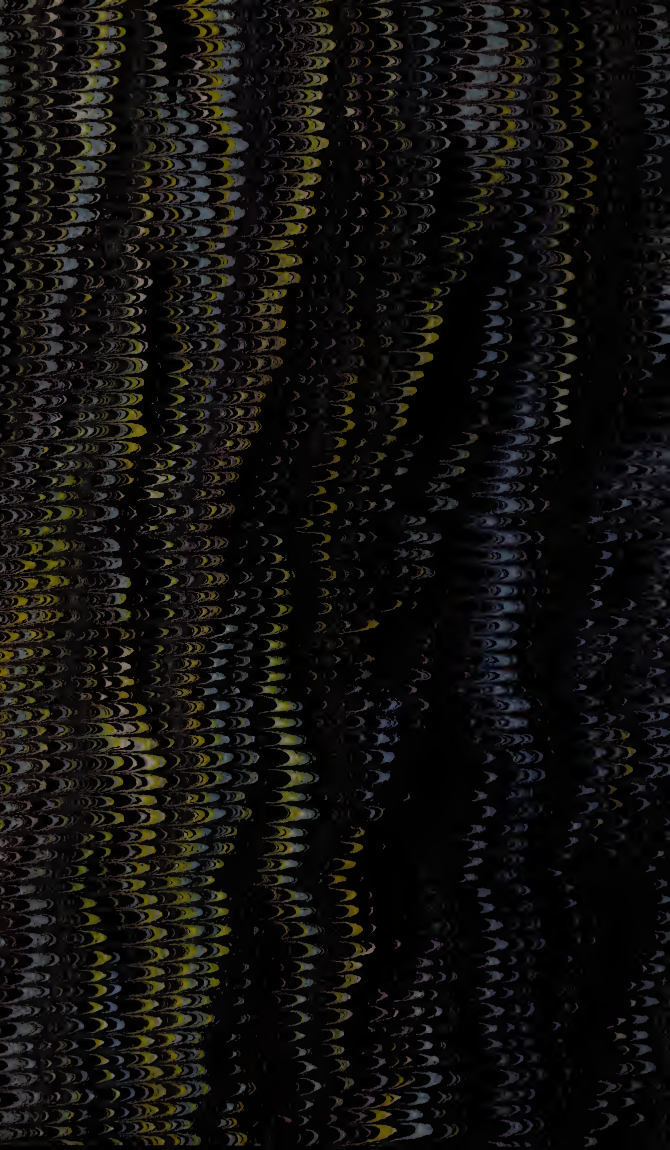
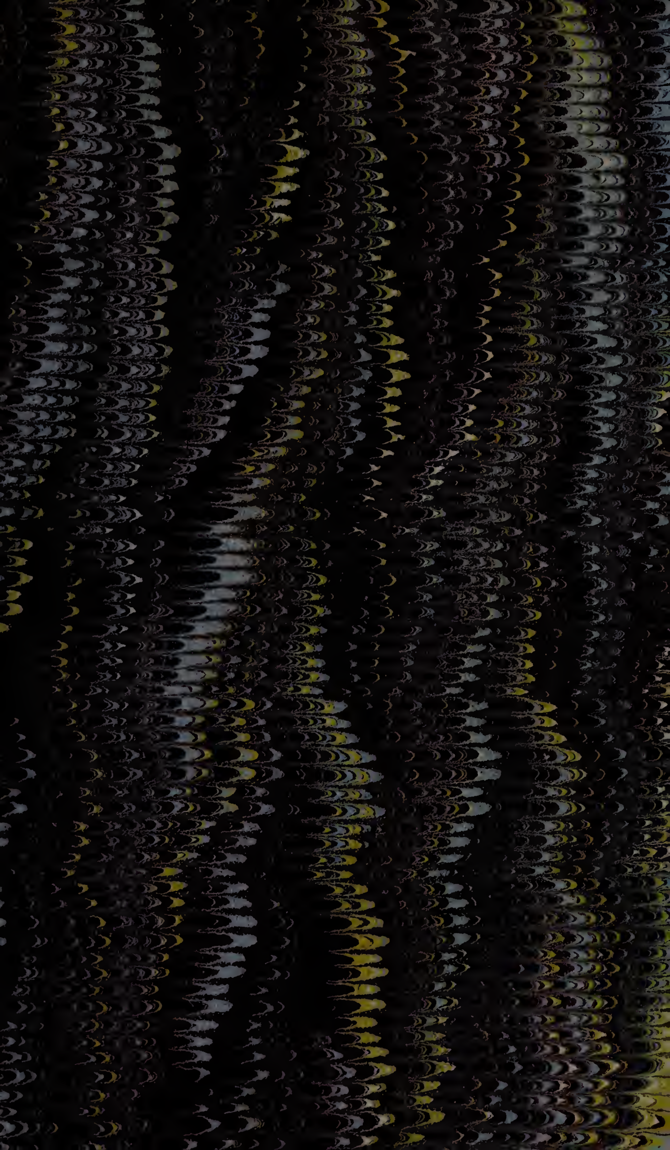




# LA ROBE DE DÉJANIRE.

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger, interdite pour la France.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux, rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION MELINE.

# LA ROBE
# DE DÉJANIRE

PAR

NADAR.

3



BRUXELLES,
MELINE, CANS ET COMP[c], ÉDITEURS.

1857

# I

## UN CHAPITRE DES LIAISONS DANGEREUSES.

En quittant Éleuthère, Claudien avait le cœur brisé. Ces amis, ces hommes qu'il avait connus et laissés à Paris arrivaient tous peu à peu à leur but.

Armand, Éleuthère, Beauplaisir lui-même lui servaient de point de comparaison. C'étaient autant de rapprochements qui le déchiraient.

Dans ses rêves d'ambition solitaire, il avait dévoré plusieurs destinées dont une seule eût pu remplir sa vie. Il avait vécu des siècles dans

sa mémoire et il n'était encore qu'au seuil de ses années, mais découragé, abattu.

Habitué dès longtemps à converser avec sa pensée, à se raconter les grandes choses qu'il espérait accomplir, il était las de lui-même et de sa puissance inoccupée. Il aspirait encore par moments à vouloir, à dominer, à parler pour être compris, à aimer pour mettre à l'ombre de sa puissance une volonté moins forte que la sienne, et qui se confierait en obéissant. Et, au lieu de cela, son inertie et sa lâcheté avaient changé les rôles. Il s'indignait de subir la protection, lui qui aurait dû l'exercer ; il rougissait de recevoir en amour au lieu de donner, d'obéir au lieu d'imposer. Comme il n'avait jamais mesuré sa volonté à sa puissance, il avait tout désiré sans rien vouloir. De même que les avares se représentent dans les trésors qu'ils entassent tous les biens que ces trésors pourraient acheter, il voyait dans Jeanne la privation de tous les succès auxquels il aurait pu prétendre. Ce n'était pas une carrière qu'il regrettait : n'ayant essayé d'aucune, il les regrettait toutes; n'ayant jamais employé ses forces, il les imagi-

nait sans bornes et les maudissait ; il lui était arrivé par moments de vouloir se dire que la nature l'avait créé faible, médiocre et impuissant, pour se préserver au moins du remords et de son propre mépris.

Lorsqu'il rentra, la nuit était venue. Jeanne travaillait à la lueur d'une petite lampe. Par une espèce de convention tacite qu'ils observaient entre eux, les querelles et les scènes étaient terminées, sinon oubliées, dès que Claudien en se taisant ou en sortant, avait dit : « C'est assez ! » Il raconta donc à Jeanne la rencontre qu'il venait de faire : elle lui répondit, et ils échangèrent quelques paroles d'une froide douceur.

Si Claudien, dans la conversation qu'il venait d'avoir avec Éleuthère, avait eu lieu de faire de douloureux rapprochements ; s'il avait senti se réveiller en lui avec plus de férocité que jamais le ver rongeur des regrets et des remords, Jeanne était trop malheureuse en ce moment pour ne pas songer avec amertume à toutes ces choses qu'elle avait laissées derrière elle, et que Claudien venait d'évoquer à son souvenir. Elle

s'était isolée du monde entier pour assurer le bonheur de celui qu'elle aimait; elle avait renoncé volontairement à toutes les jouissances de la fortune et de la naissance; elle avait déserté sa famille et son pays.

Dans l'ardeur de son dévouement, elle aurait encore voulu réédifier autour d'elle tout ce qu'elle avait détruit, afin de renouveler à toute heure son sacrifice et d'agrandir son abnégation.

Elle avait cru que son enthousiasme ne s'éteindrait jamais. Elle avait espéré que le cœur en qui elle s'était confiée ne méconnaîtrait jamais la grandeur de ses sacrifices. Elle avait joué hardiment sa vie entière sur un coup de dés. Mais, un jour, quand la mesure avait été comblée, elle avait douté de cette reconnaissance dont elle avait été si sûre d'abord : l'inquiétude était venue ronger son amour. Elle avait pleuré, et ses larmes n'avaient pas été essuyées. Il s'était fait peu à peu un grand désert autour d'elle, et chacun de ses soupirs s'était perdu dans le silence. Son espérance et son courage avaient fléchi.

Jeune la veille, et ne sachant pas le nombre de ses années, un seul lendemain lui avait suffi pour vieillir. Son regard s'était voilé; des sillons profonds avaient écrit sur son front sa plainte et sa douleur.

Jeanne avait éprouvé tout cela. Elle avait assisté à cette décomposition d'elle-même que le remords achevait chaque jour. Elle en était venue à faire à présent le compte de ce qu'elle avait donné de son âme et de ce qu'elle avait reçu.

Claudien s'était couché.

Par une de ces sympathies secrètes qui font que deux êtres qui vivent ensemble ont parfois au même moment les mêmes idées, la même inspiration, la pensée de Claudien était en ce moment celle de Jeanne.

Il ne put dormir et la regarda. Elle travaillait toujours.

Claudien se rappela la scène qu'il avait eue avec elle dans la soirée; il se rappela toutes ses duretés, toutes ses brutalités et ses violences. Il voyait cet ange courber sous le travail sa noble tête invaincue par les douleurs, toujours calme,

toujours douce, toujours résignée. Il s'enfonçait les ongles dans la poitrine en pensant à cette existence héroïque, à ces sacrifices sans fin de chaque jour.

Jeanne travaillait toujours. Sa pensée était peut-être bien loin. Elle croyait que Claudien s'était endormi. Depuis une heure, elle était immobile et pâle comme une statue ; ses doigts agiles, seuls, couraient sur le linge...

Un instant elle crut entendre Claudien pleurer... Elle devint rouge, et une larme vint trembler au bout de ses cils... Elle s'arrêta, prêtant l'oreille; puis, n'entendant plus rien, elle crut s'être trompée. Elle essuya ses yeux et se remit au travail.

— Jeanne! dit tout à coup Claudien, qui sanglotait, déchiré de remords.

Elle se leva d'un bond à cet appel et courut à Claudien... Il l'étreignit avec force sur sa poitrine, et leurs larmes se mêlèrent.

— Je suis infâme ! dit-il tout bas d'une voix entrecoupée, oh ! bien infâme !...

— Tais-toi ! lui dit-elle, tais-toi ! Tu répares tout d'un mot.

Et ils passèrent les longues heures de cette nuit entre les larmes et les caresses, les promesses et les souvenirs, les repentirs et les consolations.

Jeanne était heureuse : elle avait tout oublié.

Mais quelques instants de sommeil devaient emporter les remords, les résolutions de Claudien, avec toute leur sincérité du moment. Ces raccommodements multipliés, sources d'eau douce au milieu de la mer, ne servaient que de temps d'arrêt aux colères et aux querelles.

Claudien, sans qu'il s'en doutât, prenait de nouvelles armes dans ces sortes de trêves. Ce n'était plus à son âge et en continuant l'existence qu'il avait commencée, que son caractère pouvait se retremper et devenir meilleur.

Il y avait une vérité terrible, inexorable, que tous deux n'osaient s'avouer.

Claudien avait cru aimer Jeanne, mais il ne l'avait point aimée. Les hommes comme Claudien ne sauraient aimer. Ils peuvent éprouver quelque chose qui ressemble à la passion et qui y ressemble beaucoup ; mais il y a en eux trop

d'égoïsme et de lâcheté pour que l'amour y puisse prendre sa place.

Claudien voulait se taire à lui-même ce fatal secret qui s'était enfin révélé à lui. Souvent il était pénétré d'affection et de pitié pour cette femme qu'il rendait si malheureuse. Il était accablé de sa propre honte, et il aurait voulu trouver en lui de quoi récompenser un attachement si tendre, si constant. Il appelait à son aide les souvenirs, l'imagination, la raison même et le sentiment du devoir. Efforts inutiles! Ces paroles d'amour, ces rapprochements feints, ces gaietés factices, il le sentait bien, n'étaient que d'amères dérisions. Mais Jeanne croyait tout cela. La malheureuse redressait la tête à ces appels trompeurs d'une passion morte. Elle aimait Claudien et elle épanchait sur lui les inépuisables trésors d'indulgence et de pardon qu'elle lui réservait dans son aveugle tendresse. Elle avait tout oublié en un instant, tant le cœur qui aime a des crédulités inexprimables.

Claudien parfois se laissait tromper par lui-même. Triste symptôme quand le mensonge est si bien ourdi et si franchement joué, que le men-

teur lui-même s'y laisse prendre et y croit. Ces heureux souvenirs rappelés par Claudien, accueillis avec transport par Jeanne, les remplirent souvent tous deux d'émotions douces et consolantes, mais comme les éclairs traversent la nuit, sans la dissiper. Dans ces moments d'oubli et de réparation, à ces épanchements, péniblement obtenus d'un côté, larges et féconds de l'autre, Claudien frissonnait. C'est qu'il savait trop bien que, s'il parlait d'amour, c'était pour ne pas parler d'autre chose... Ils en étaient venus là. Ces émotions factices et sollicitées ressemblaient à ces feuilles pâles et décolorées qui, par un reste de végétation funèbre, croissent languissamment sur les branches d'un arbre déraciné.

Mais, comme ces choses-là s'usent vite, il vint un moment où ces réconciliations devinrent de plus en plus rares, de moins en moins complètes. Le dernier sentiment qui fût resté pour Jeanne au cœur de Claudien, la pitié, commençait à se fatiguer et à s'éteindre.

Claudien en vint à se lasser d'agiter inutilement en lui des cendres que rien ne pouvait réchauffer. Il n'y eut bientôt plus entre eux ces

retours passagers qui semblent guérir pour quelques instants d'incurables blessures. Les reproches sanglants, les mots irréparables restèrent alors plaies saignantes sans baume, exposées à l'air. Leur vie ne fut plus qu'un perpétuel orage. L'intimité sans amour est un feu sombre et sans flamme qui dessèche et dévore. Il n'y a plus alors une heure d'abandon et de rêverie. Le silence est une plainte, la parole une querelle. Chaque mot renferme un reproche ou une invective. La coupe était empoisonnée à jamais. La vérité terrible se fit jour de toutes parts, et elle emprunta pour se faire entendre les expressions les plus dures et les plus impitoyables.

Jeanne fut anéantie quand elle ne put enfin ne pas voir qu'il lui fallait renoncer à ses rêves, à ses espoirs, à tout ce qu'elle avait aimé. Le moment vint pour elle où il ne fut plus possible de s'abuser plus longtemps.

Claudien lui avait arraché le cœur et l'avait écrasé sans pitié sous son talon. Elle ressentit alors, et ce fut un désolant réveil, cette angoisse des liens brisés, le douloureux étonnement d'une âme trompée, cette défiance qui succède

à une confiance si complète, cette estime refoulée sur elle-même, et qui ne sait plus où se replacer. Cette existence vulgairement odieuse et triste, ces nudités crues et honteuses du caractère de Claudien, ces outrages, cette affreuse maladie qui fatigue jusqu'à tuer, le dégoût, étaient venus la surprendre dans l'atmosphère d'ardente poésie qui la pressait de toutes parts, et où elle avait cru devoir toujours vivre. Ces terribles révélations passèrent sur elle comme le vent du nord, et la glacèrent. Elle sentit qu'elle était près de ne plus aimer Claudien.

Elle luttait encore de tous les restes de son courage, mais c'en était fait dans son cœur de tout charme et de toute ivresse. Cette existence à deux qui l'avait enivrée si longtemps, ce perpétuel tête-à-tête qui l'avait si longtemps charmée, pesaient maintenant sur elle comme les murs d'un prison. Quelquefois sur sa physionomie apparaissaient comme des lueurs livides. Ses yeux agrandis devenaient fixes et terrifiés. Dans ces moments, les plus cruels de tous, la pensée de Jeanne était à Paris et à Moulins. Elle

frissonnait, glacée par le remords et la terreur, en songeant à M. Regis.

Plus d'une fois, découragée, abattue, sans espoir de ce que les autres pouvaient avoir ou désirer sur terre, sans refuge contre ces douleurs qui l'accablaient avec un si implacable acharnement, elle envisagea de sang-froid la seule, la suprême ressource de tous ceux qui se croient trop malheureux et trop faibles pour lutter plus longtemps.

Elle regarda la mort face à face. Si elle eût aimé Claudien, elle n'eût jamais eu cette pensée... Exaltée par les souffrances, elle voulait voir dans la mort une expiation dernière à ajouter à ses expiations, lorsque la mort n'eût été pour elle qu'un asile et un champ de repos longtemps attendu. Elle s'arrêta en regardant son enfant. En voyant cette pauvre petite créature, maladive et déjà condamnée, Jeanne se dit qu'elle n'aurait pas longtemps à attendre.

Elle attendit, ayant enfin une espérance, elle qui vivait depuis si longtemps sans espérance, s'appuyant et se soutenant sur cette idée fixe, invariablement arrêtée. Cela lui donna quelque

consolation et ranima son courage : elle commençait à en manquer tout à fait. Avec Claudien, sa conduite fut toujours la même. Elle continua d'opposer le silence et le calme aux violences et aux emportements. Chaque fois que Claudien, fatigué de quelque crise sanglante, eut la fantaisie de faire un retour et de se faire pardonner, elle se prêta à sa volonté avec douceur et complaisance ; mais elle ne s'abusa plus. Le secret qu'elle avait en elle lui donnait désormais la force de tout supporter.

Claudien s'était créé dans la ville quelques relations sur lesquelles il avait toujours évité de répondre aux questions de Jeanne. Depuis quelque temps, il rentrait fort tard. D'habitude, Jeanne l'attendait en travaillant.

Une nuit, Jeanne entendit sonner deux heures. Claudien n'était pas encore revenu. Elle pensa qu'il ne pourrait tarder, et, succombant à la fatigue, elle se mit au lit ; mais elle ne put dormir. Elle entendit les horloges de la ville sonner les quarts d'heure et enfin les trois coups de trois heures du matin. Jeanne fut effrayée. Elle pensa qu'il était peut-être arrivé quelque accident à

Claudien. Chaque coup d'horloge lui retentissait dans le cœur. Elle eut un instant la folle pensée de se lever et de chercher Claudien. Mais où pouvait-il être? Jeanne ne savait rien de sa vie hors de la maison, et elle connaissait tout au plus la rue où elle demeurait. Elle attendit encore, dans des transes mortelles, frissonnant aux suppositions de sa pensée, retenant son souffle au moindre bruit lointain.

Enfin, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier. Jeanne respira. La clef tourna dans la serrure. C'était Claudien.

Il referma la porte et jeta négligemment sur un meuble son chapeau, qui glissa à terre. Claudien ne le releva pas.

— Déjà couchée! dit-il.

Jeanne resta muette. Pouvait-elle répondre qu'elle avait passé la nuit précédente entière à travailler et qu'elle continuait chaque soir jusqu'à la moitié de la nuit le travail commencé le jour ?

Claudien allait et venait dans la chambre, comme irrésolu.

— Cette enfant est à peine couverte, dit-il en

regardant la petite fille, qui dormait. Elle est malade pourtant... Si ce sont là les soins que vous lui donnez...

Jeanne frémit. Elle savait bien que, tous les soirs, ses propres vêtements, dé posés sur le berceau de l'enfant, suffisaient à la préserver du froid. Elle vit avec terreur, car elle avait l'expérience de cette vie-là, que Claudien cherchait un prétexte de querelle.

Elle se glissa vers le berceau et parut disposer quelque chose au-dessus; puis elle se recoucha. Claudien la regardait. Il y eut un instant de silence.

— Combien reste-il d'argent ici? demanda-t-il tout à coup.

Jeanne répondit que les dépenses quotidiennes du ménage, quelques légères emplettes et quelques dettes avaient absorbé l'argent que Claudien avait apporté. Il avait remis à Jeanne la moitié de ce qu'Éleuthère lui avait donné, se réservant, sans en rien dire, l'emploi de l'autre moitié. Il ne laissa pas à Jeanne le temps de détailler les dépenses qui avaient absorbé cette faible somme,

— Comment ! dit-il avec colère, soixante francs en huit jours?... A quoi donc avez-vous pensé?... Est-ce que vous croyez que je fais de la fausse monnaie, par hasard?... Hein?... Répondez-donc!...

Et, comme Jeanne restait silencieuse :

— Mais dites donc quelque chose au moins! s'écria-t-il en frappant violemment du poing sur la table.

Un verre qui se rencontra sous sa main fut brisé. La vue de son sang excita toutes les lâches colères de Claudien. Il poussa un affreux juron, et l'attaque s'engagea.

Cette fois comme les autres, plus que les autres, car il y a dans ces querelles d'intérieur un fatal crescendo à monter, ce furent des injures, des cris et des outrages. La fureur de Claudien monta à un diapason effrayant qu'elle n'avait pas encore atteint. Jeanne le regardait avec terreur. Les traits livides de Claudien étaient bouleversés, ses cheveux en désordre, ses lèvres pâles; ses yeux bombés semblaient vouloir jaillir de leurs orbites. La pauvre femme ne répondit rien à ces flots d'insultes. Claudien, exaspéré

par cette résistance inerte, trouvait avec une effrayante méchanceté et un infernal bonheur les mots les plus sanglants. Après avoir épuisé jusqu'à la dernière les ressources de son imagination et de son esprit, pourquoi n'y a-t-il pas un autre mot que celui-là pour l'écrire ici? il se mit à vomir, dans sa misérable folie, des paroles tirées d'un dialecte ignoble, inconnu à Jeanne. Il lui jeta à la fin une épithète qu'il lui fut impossible de ne pas comprendre, de la plus révoltante grossièreté.

Jeanne depuis quelques minutes s'était dressée sur son séant. Elle avait une affreuse pensée... En voyant les yeux hagards de Claudien, cette physionomie sauvage qui n'avait plus rien d'humain, elle s'imagina que Claudien devenait fou!... C'était à la rendre folle elle-même. Les instincts de pitié et de charité de la femme se ranimèrent: la source sans fin des tendresses se raviva magiquement; elle crut voir un effroyable malheur à consoler et à guérir. Elle se jeta hors du lit, pleurant, et s'élança au cou de Claudien, qu'elle serra de ses bras.

— Claudien! mon Claudien! s'écria-t-elle avec

désespoir. Qu'as-tu? au nom du ciel!... Je ne t'ai jamais vu ainsi... C'est moi, Jeanne, c'est moi, Claudien!

Mais tout à coup elle se tut; ses larmes s'arrêtèrent, ses bras lâchèrent le cou de Claudien, et elle recula avec horreur...

Claudien était ivre!...

Plaindra-t-on Jeanne comme nous la plaignons nous-mêmes? Hélas! nous l'ignorons, et peut-être est-ce notre faute. Peut-être, pour plusieurs, n'avons-nous pas assez expliqué et excusé sa chute, sa première, sa grande faute. Peut-être avons-nous eu tort de laisser de côté toutes ces redites du cœur, ces analyses des commencements de la passion. Disons donc enfin, s'il n'est pas encore trop tard, ce qui était arrivé à Jeanne.

Avant d'aimer, l'âme vide, ennuyée à son insu de vivre seule, se crée, sans s'en apercevoir, un modèle idéal, une figure, un semblable. Lorsqu'elle rencontrera ce semblable, elle aimera. Elle aimera d'autant plus qu'elle aura attendu plus longtemps, fatiguée, si nous osons le dire, du secret ennui de la vertu. Et cela

arrivera à l'improviste, un beau jour, sous le moindre prétexte ; car l'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part.

C'est ce qui était arrivé à Jeanne. On aime à première vue toute physionomie qui indique à la fois quelque chose à respecter ou à plaindre. Quand on ne rencontre pas à temps cette figure que l'imagination s'est destinée lentement et avec soin, on s'imagine la voir quelquefois sur les épaules du premier misérable qui passe. On a eu tort de dire que l'amour est aveugle : il n'est pas aveugle, mais il voit à l'envers et à faux.

Jeanne avait trouvé du premier coup dans Claudien ce que bien d'autres y eussent en vain cherché. Dès le premier jour, la moindre action, le moindre geste de Claudien, comme il arrive toujours, avaient eu aux yeux de Jeanne cet air céleste qui sur-le-champ fait d'un homme un être à part, le différencie de tous les autres. Elle avait voulu à toute force lire dans ses yeux cette soif d'un bonheur plus sublime, cette mélancolie non avouée, qui aspire à quelque chose

de mieux que ce que nous trouvons ici-bas.

Claudien, auprès de beaucoup de femmes, aurait passé inaperçu. Il n'en devait être aimé qu'avec plus de force, quand il serait aimé. Moins on plaît généralement, plus on plaît profondément. Il y avait surtout, ainsi que nous l'avons dit, une tentation bien alléchante pour Jeanne dans la pauvreté de l'homme qu'elle aimait. Le malheur affriande les femmes de la nature de Jeanne. Et il faut ajouter que les femmes de ce caractère ont trop de hauteur dans l'âme pour aimer autrement que par passion : elles seraient sauvées si elles pouvaient s'abaisser à ce qu'on appelle la galanterie.

Jeanne passa par toutes les exagérations, toutes les transes, toutes les extases de son amour. Du moment qu'on aime, on ne voit plus aucun objet tel qu'il est. Les craintes et les espoirs prennent quelque chose de romanesque. L'esprit n'attribue plus rien au hasard. Il perd le sentiment de la probabilité. Une chose imaginée est une chose existante quant à l'effet qu'elle a sur ce qui l'intéresse. Il y a peut-être là une cause physique, un commencement de folie,

une affluence de sang au cerveau, un désordre dans les nerfs et dans le centre cérébral.

Ce sont ces choses-là qui font dire aux bonnes gens que l'amour déraisonne.

Eh! bon Dieu, oui, l'amour déraisonne! Eh bien, après?...

## II

### MANCHE A MANCHE.

Après son mariage, Beauplaisir resta quelque temps à Moulins.

Il avait besoin de respirer, arrivé au but après tant d'efforts, et de se reposer un instant sur son triomphe. Mais ce temps de repos même fut employé par lui à des travaux sérieux.

Bien que, grâce à la non-opposition d'Armand, l'élection de Regis n'eût pas été contestée, il y a toujours dans ces opérations, où de

puissants intérêts sont en jeu, un mouvement, une agitation, une excitation d'espoirs et de craintes, curieux pour l'observateur. Même dans les arrondissements les plus calmes et les plus effacés, chacun, bien avant le jour fixé, se tient prêt pour toute lutte possible, regarde au loin, et se barricade dans sa défiance soupçonneuse et inquiète. Il se forme en un clin d'œil des partis, et il survient des hostilités là où il y avait l'unanimité la plus complète et la plus cordiale indifférence. C'est une manière de petite guerre où sont employés mille petits moyens de toute espèce, démarches et agressions, indirectes ou précises, paniques simulées, audaces anonymes et provocations, ruses et contre-ruses.

Tout cela était nouveau pour Beauplaisir. Et si son intelligence, clairvoyante et prévoyante, avait pu se faire un tableau de ces choses inconnues et imaginer ce qu'elle ignorait, il n'en est pas moins vrai qu'il était d'une grande utilité pour lui de voir ses suppositions se formuler en faits positifs et nets, de se placer derrière le rideau pour assister de plus près à la comédie,

et examiner comment tel acteur agit et comment tel autre met son rouge.

Beauplaisir s'initia donc aux coulisses électorales. Nous avons déjà dit qu'une étude préliminaire de cette nature était nécessaire, indispensable aux desseins qu'il avait formés pour l'avenir.

Un autre motif devant encore retarder son départ pour Paris, il entreprit de commencer, sans perdre une seconde, la mise à exécution d'un plan nouveau qu'il avait formé. A cet effet, il persuada à madame de Simons de vendre une terre.

Cela ne se fit pas sans difficulté. Camille ne voyait pas aussi clairement que Beauplaisir pouvait la voir, la nécessité de s'exproprier dans un but qu'elle ne pouvait comprendre.

Beauplaisir employa les raisonnements les plus spécieux, les plus victorieux prétextes. Mais madame de Simons mit tant de lenteur à consentir, manifesta tant de répugnance, qu'il trembla un instant de ne pouvoir réussir. Le cas était de la plus haute gravité, cependant. Il jugea indigne de lui et, de plus, dangereux de

reculer devant la difficulté et d'ajourner la lutte. Alors il eut recours, avec réserve et économie toutefois, aux grands moyens. Il se servit des bienheureuses influences de la lune de miel, fit jouer mille ressorts de loin et de près, agit et réagit sur sa femme par tous les côtés à la fois et sur toutes les surfaces, tant et si bien, qu'il finit par l'emporter.

Un magnifique domaine, d'un rapport annuel de trente mille francs, fut vendu par lots. Quelques langues défiantes s'émurent à ce sujet dans le pays, et s'étonnèrent que madame de Simons se dépossédât, sans motif plausible, d'un bien aussi important. On s'entretint longtemps à l'avance de ce grand événement de localité, et la surprise générale fut plus grande encore quand on apprit que la propriété avait été vendue au-dessous de sa valeur.

Ce qui étonna d'autant plus, qu'on connaissait déjà M. de Simons comme un homme adroit aux affaires, réservé, prudent et entendu.

Beauplaisir seul eût pu donner le mot de l'énigme.

Avec le prix de ces terres, il voulait acheter de la rente. Ainsi ameublies, elles tombaient nécessairement dans le domaine de la communauté, et le tour était fait.

Il ne s'agissait plus que de passer à un autre.

De retour à Paris, Beauplaisir continua son œuvre. Pendant six mois entiers, il ne quitta pas les côtés de sa femme, et lui arracha pièce à pièce tout ce qu'il voulut. Il parvint à lui persuader qu'il y avait pour eux avantage certain, et même nécessité pressante, à réaliser le plus tôt possible leur fortune. Si les mille prétextes qu'il sut trouver à mesure qu'il en eut besoin, lui firent quelquefois défaut, et ne purent convaincre madame de Simons, qui tremblait instinctivement à cet étrange bouleversement de toute sa fortune, il sut mettre alors à profit l'espèce d'amour qu'elle avait pour lui, surexcitant à propos sa coquetterie jalouse, calmant ses appréhensions, ou ne lui permettant même souvent pas d'oser les manifester. Camille s'éprouvait petite devant le génie de son mari, faible devant cette adresse et cette corruption. Elle sentait qu'elle avait trouvé plus fort qu'elle,

et que toujours il lui fallait finir par se soumettre. Lorsque Beauplaisir, d'ailleurs, s'apercevait qu'il venait de serrer d'un peu trop près son adversaire, il faisait aussitôt appel aux caresses, aux transports extatiques, aux protestations d'honneur, de désintéressement, de délicatesse, et Camille, poussée à bout, comme un cerf forcé, signait, étonnée et ne s'expliquant pas l'influence magique que son mari exerçait sur elle.

Bref, Beauplaisir, en quelques mois, avait aliéné, moitié de gré, moitié de force, tous les immenses domaines de la veuve du marquis de Sillerey. Il avait à peine réservé une maigre et chétive propriété qu'il était indispensable de garder, et qui, encore en y ajoutant l'impôt mobilier, complétait juste le cens d'éligibilité. Il avait dissimulé et fait passer sur des banques étrangères la plus grande partie des énormes capitaux qu'il avait retirés de ces ventes. En sorte qu'au cas d'une séparation, cas prévu, avec bien d'autres, par la sagace prudence de Beauplaisir, ces placements, faits en son nom seul, appartenaient incontestablement à lui seul

en toute propriété, et que madame de Simons était encore forcée de partager avec lui le peu de rentes constituées en France.

Beauplaisir savait ce que c'était que la clause d'ameublissement. Il en avait d'avance calculé et compris les effets, et ce n'était pas pour rien qu'il avait fait introduire cette clause dans son contrat de mariage.

Arrivé à cette hauteur, Beauplaisir s'avisa de regarder le point d'où il était parti. Il ne fut point surpris, la tête ne lui tourna point. Mais il se fit en lui un changement étrange qui paraîtrait inexplicable au premier abord, avec les données que nous avons sur ce caractère.

Dès qu'il vit entre ses mains ce qu'il avait convoité si longtemps, le but de ses rêves, la cause de ses brûlantes insomnies, il ne put s'empêcher de contempler son triomphe, non pas avec orgueil, son positivisme ignorait à peu près l'orgueil ou en faisait peu de cas, mais avec le sentiment de calme et de quiétude satisfaite de l'homme qui a atteint le but de sa vie et pour qui a sonné l'heure du repos. Il était à peu près comme le marchand qui s'arrête après cinquante

laborieuses années, et se dit : « Je n'ai plus besoin de travailler. »

Les idées et les vues de Beauplaisir étaient beaucoup trop larges et trop étendues pour que la vie active et militante fût de sitôt terminée pour lui. Il n'était pas près encore de composer avec son ambition, et d'examiner s'il pouvait se déclarer satisfait de sa part.

Mais, après un si grand pas, il devait forcément y avoir une halte. C'était un temps d'arrêt inévitable. Il fallait respirer.

Beauplaisir, en se voyant maître d'une fortune princière, calcula la distance qu'il avait franchie, compara le but et l'arrivée avec le point de départ.

Au souvenir saignant encore de toutes les misères qu'il avait endurées, il frémit d'une terreur vague. Il eut besoin de contempler ses richesses, de calculer sa fortune pour se rassurer lui-même. C'est que par moments il lui arrivait de se dire que tout cela n'était qu'un rêve, et qu'en se réveillant il allait se trouver au phalanstère de la rue Saint-Jean-de-Beauvais. Il éprouvait alors des craintes terribles, des dés-

espoirs faméliques en pensant à cette misère glacée et éternelle. Il voyait tous ses travaux perdus, sa fortune s'évanouissant comme une fumée. Il avait l'horrible maladie de l'idée fixe... Une nuit, il avait vu le cachot d'Ugolin... Et ces terreurs étaient d'autant plus cruelles qu'il se disait que cette vie de fatigues incessantes, de ruses, de lâchetés, de luttes, de périls, il ne se sentirait plus aujourd'hui la force ni le courage de la recommencer.

Alors il éprouvait le besoin de s'enfoncer sous cette opulence qui lui avait coûté si cher, pour ne pas voir le fantôme évoqué par ses terreurs, debout devant lui : il étreignait avec une frayeur convulsive ces trésors si péniblement amassés, il se cramponnait, presque fou de peur, à ces gages de sa richesse...

Ce fut, comme nous le disions, une révolution tout entière qui s'opéra en lui.

Dès que la crainte de perdre ce qu'il possédait lui en eut fait comprendre et exagérer la valeur, il voulut aussitôt s'en servir. Il ne perdit pas de temps, et donna à sa passion nouvelle toutes les larges satisfactions qu'il était en son pou-

voir de lui donner. Il se plongea avec une promptitude brutale, avec la rapidité d'un homme qui fuirait un péril imminent, dans les égoïstes voluptés du riche. Il s'entoura avec une ardeur puérile et minutieuse de toutes les jouissances. Il voulait ne pas avoir perdu un seul instant de jouir, s'il lui fallait un jour renoncer à ses biens, qu'il appréciait maintenant si haut. A le voir si pressé de se saturer des plus ingénieuses combinaisons du luxe, on eût dit que chaque seconde qui arrivait allait lui arracher tout cela. L'image horrible de son ancienne misère, toujours présente à sa mémoire, activait son avidité fiévreuse, cette soif des bonheurs que l'argent procure. Jusqu'alors son existence, toute d'ambition et de fatigue, n'avait pas daigné prendre le temps de se retremper dans le plaisir. Il voulait, convive nouveau à une table largement servie, goûter à la fois à tant de mets inconnus. Beauplaisir était venu à l'âge où l'on dit que les hommes commencent à penser sérieusement. L'égoïsme sensuel se développa chez lui avec une force incroyable. Jusque-là, il avait vécu pour lui; désormais il se concentra

davantage encore, et il vécut pour lui et en lui.

Mais, si, dans l'exagération de ses frayeurs, il se dépêcha ainsi de profiter de ce qu'il avait entre les mains, il faut dire qu'au fond l'homme primitif que nous connaissons ne changea pas. Beauplaisir était toujours Beauplaisir. L'instrument était toujours complet, il n'y avait qu'une mauvaise corde de plus. Il ne perdit pas de vue un instant que la carrière qu'il s'était tracée s'étendait longue encore devant lui, et qu'il lui fallait marcher jusqu'au bout dans l'intérêt même de sa passion nouvelle. Loin de renoncer à ses grands desseins, il se dit que, pour lui, s'arrêter en route, c'était reculer, et il fit deux parts de sa vie : l'une destinée aux voluptés de l'oisiveté et du luxe, l'autre aux pénibles travaux qu'il s'était imposés. Cette intelligence supérieure dans ses vices trouva le moyen d'associer ces deux principes si contraires et d'harmoniser parfaitement ces deux existences qui eussent absorbé chacune un homme d'une force commune.

On se rappelle qu'Éleuthère avait annoncé à

Claudien que Beauplaisir venait souvent le voir dans son atelier.

Depuis le départ du peintre, Beauplaisir n'avait pas cessé ses visites. Peut-être même étaient-elles plus fréquentes qu'auparavant.

Grouard n'avait jamais aimé Beauplaisir. Ces deux caractères étaient vis-à-vis l'un de l'autre dans une opposition si nette et si tranchée, le contraste était si complet, qu'il ne pouvait y avoir entre eux la moindre sympathie.

Beauplaisir, qui n'estimait les hommes que d'après le parti qu'ils savaient tirer d'eux-mêmes, avait, dès l'abord, considéré le gauche et inhabile Grouard comme un pauvre sire. Il daignait tout au plus quelquefois écouter avec quelque complaisance les beaux vers du long poëte ; ces vers qui transportaient Éleuthère, et l'avaient fait souvent se précipiter avec enthousiasme dans les bras de Grouard. Beauplaisir regardait Grouard comme une inutilité, agréable parfois, plus souvent insignifiante, une superfétation, une maison qui aurait pu ne pas être trop désagréable si elle avait eu un toit, une porte et des fenêtres, un arbre sans fruits.

Son indifférence pour le poëte était sans égale, et il ne se donnait pas la peine de la dissimuler.

Les sentiments de Grouard, quant à Beauplaisir, étaient tout autres. Grouard haïssait le gentilhomme et le haïssait cordialement. Quand même il eût pu passer par-dessus son antipathie instinctive, pardonner à Beauplaisir son habileté, sa finesse, son aisance, toutes qualités que Grouard possédait si peu et qu'il enviait tant; quand même il eût pu amnistier Beauplaisir de sa supériorité, il était de ces choses que la fibre irritable du poëte ne pouvait pardonner. Les indifférents mépris de Beauplaisir pour un talent sans résultats formulés étaient une offense sanglante que Grouard ne devait jamais oublier.

Un autre motif plus puissant encore, et que le lecteur va connaître, tenait constamment en haleine toute la haine de Grouard contre Beauplaisir.

Un jour, Beauplaisir était dans l'atelier d'Éleuthère. Un cigare aux lèvres, il feuilletait un album de croquis. Louise, assise à quelque distance de lui, s'occupait assez nonchalamment,

car elle n'aimait guère le travail, à passer en revue le linge de son *futur*.

Louise et Beauplaisir causaient ensemble d'Éleuthère, de son voyage, du tableau qu'il destinait au prochain salon... Grouard, dans son cabinet, dont la porte était ouverte, transcrivait une pièce de vers qu'il comptait jeter timidement dans la boîte de quelque revue, mauvais procédé qu'il avait tenté vingt fois sans succès.

Peu à peu la conversation entre Beauplaisir et Louise, commencée sur un diapason assez haut pour que Grouard, de son cabinet, pût tout entendre, s'affaissa et se poursuivit à voix plus basse.

Beauplaisir s'était rapproché de Louise. Il tenait machinalement l'album qu'il avait entre les mains, mais sans y jeter les yeux et par manière de maintien.

— Et dans combien de temps Éleuthère annonce-t-il son retour? demanda-t-il à Louise.

— Dans quinze jours, répondit celle-ci.

— Il a terminé ses travaux bien vite, reprit Beauplaisir.

Louise jeta autour d'elle un regard circonspect, et dit tout bas à Beauplaisir en se penchant vers lui :

— Que faire?...

Qui eût entendu l'accent avec lequel elle prononça ces deux mots, qui eût pu voir sa figure anxieuse en attendant une réponse, eût déclaré sans hésiter qu'il y avait entre elle et Beauplaisir un secret qu'Éleuthère n'était pas appelé à connaître.

Beauplaisir réfléchit quelques instants. Le regard inquiet de Louise ne quittait pas le sien.

— Parbleu ! dit-il tout à coup, c'est bien simple. Je vais lui écrire de faire deux ou trois doubles copies. D'ici là, nous verrons, car il faut prendre une décision enfin ! *Es-tu décidée à partir d'ici, ou veux-tu rester?*

Louise allait répondre, lorsque la pâle et longue figure de Grouard apparut auprès d'elle.

Nous n'essayerons pas de décrire le regard qu'il jeta à Beauplaisir. Il y avait de la haine, de l'envie, du mépris, et surtout une jalousie féroce. Beauplaisir, malgré le peu de cas qu'il

faisait de Grouard, se sentit mal à l'aise et se leva pour sortir.

Louise ne s'était aperçue de rien.

— Je pars, dit Beauplaisir. Si vous recevez des nouvelles d'Éleuthère, avertissez-moi. Adieu, madame. Au revoir, Grouard.

— Adieu, monsieur, répondit Grouard sans saisir la main que Beauplaisir lui tendait.

Il l'accompagna jusqu'à la porte, qu'il referma brusquement.

Puis il rentra dans l'atelier, et se tint debout devant Louise, les bras croisés.

Les soupçons qu'il couvait depuis longtemps déjà venaient de se changer en certitude. Il avait tout entendu. Il n'en pouvait douter : Beauplaisir avait séduit Louise.

A cette découverte, prévue pourtant et attendue, Grouard sentit un nuage passer sur ses yeux. Il n'avait pas su garder la femme de celui qu'il aimait. Il n'avait pu faire respecter le trésor à lui confié. Cette femme qu'il avait aimée, qu'il aimait encore, cette femme que, par excès même d'amour, il avait cédée à une autre affection plus solide et plus tutélaire pour elle,

cette femme, il l'avait laissé enlever sous ses yeux par l'homme qu'il exécrait et qu'il méprisait le plus au monde. Il avait laissé pénétrer la trahison dans la maison de son ami absent. Comment lui annoncerait-il cette odieuse nouvelle ? Quel coup allait-il porter à l'heureuse et naïve confiance d'Éleuthère? Il voyait l'amour de son ami brisé, ses espérances déçues, son bonheur détruit. Le dévouement qui l'avait fait, lui-même, renoncer à Louise devenait inutile, et rendait plus amers encore ses regrets. Il se sentait au cœur des accès de colère furieuse contre cette misérable femme qui écrasait ainsi deux hommes en se jouant. Puis cette colère se changeait en pitié devant cette malheureuse et incomplète nature, toute facile aux plus méprisables séductions, et il était désespéré à en pleurer, car il n'avait jamais cessé d'aimer Louise, et son triste cœur saignait cruellement à cette dernière blessure, la plus profonde de toutes.

Louise, préoccupée, ne faisait pas attention à Grouard et ne se doutait pas des pensées qui l'occupaient. Grouard eût donné sa vie en

ce moment pour que Louise se prît à parler la première, à raconter les entraînements de sa faute, à lui demander appui et protection, à lui, l'ami fidèle et dévoué... Le pauvre Grouard eût attendu longtemps.

A la fin, comme Louise ne parlait pas et ne semblait pas s'apercevoir qu'il fût là, il l'appela doucement par son nom. — Sa voix était tremblante.

Louise, étonnée, leva la tête, et regarda avec surprise la physionomie altérée du poëte.

— Est-ce que vous êtes malade? lui dit-elle.

Grouard, sans répondre, continuait à la regarder.

— Ah çà, reprit-elle, qu'avez-vous à me considérer ainsi? Devenez-vous fou, ou bien est-ce la première fois que vous me voyez?

— Éleuthère va arriver bientôt, dit tristement Grouard, blessé au fond du cœur de cette comédie jouée avec une si féroce naïveté, et, quand je lui rendrai compte du dépôt sacré qu'il m'avait confié, il me demandera à son tour, lui aussi, si je suis fou!...

Louise pâlit. Elle venait de comprendre que Grouard savait tout.

Elle prit le parti que prennent tout d'abord les femmes en circonstances pareilles ou de même nature. Elle fit un bruyant appel aux plaintes et aux cris, aux reproches, aux incroyables récriminations, aux pleurs, aux injures même. Elle étourdit et accabla Grouard.

Si elle eût eu un peu plus d'adresse, elle eût alors changé de rôle. Par l'application des larmes caressantes et repentantes, des paroles déférentes et affectueuses, d'une main saisie et serrée à propos, d'un long regard mouillé jeté à temps, elle eût pu convaincre Grouard, qui n'était pas fort, et qui ne demandait pas mieux que de pardonner.

Mais l'intelligence de Louise n'alla pas jusque-là. Son esprit rétréci n'avait pas pu comprendre le poëte et l'avait toujours regardé comme une créature si malléable, si secondaire, si insignifiante, qu'elle jugea inutile d'aller plus loin et qu'elle ne daigna pas faire usage du second procédé, comptant très-largement sur un

plein succès avec le seul emploi du premier.

Grouard, un moment atterré, s'irrita de cette impudente sortie. Il vit à nu les mauvais côtés de cette odieuse et perverse nature de la femme sans éducation et sans principes qu'il avait si niaisement poétisée. Il y avait de la boue dans son sanctuaire... Dès le moment où il rougit pour celle qui ne pouvait rougir, toute illusion s'évanouit, et le mépris, froid et éternel, survint. Cette impression une fois et ineffaçablement produite, Louise eût eu recours à toutes les ruses de la femme qu'elle n'eût pu faire revenir à elle ce cœur fatigué par d'aussi imprudentes secousses. Le coup était irrévocablement porté.

Les inévitables relations de la vie quotidienne continuèrent entre eux comme elles avaient toujours été depuis le départ d'Éleuthère. Cette scène n'eut pas d'écho. Grouard fut si calme, si égal, que Louise put croire qu'il avait pardonné ou oublié.

Grouard, inflexible désormais, avait deux injures sanglantes à venger : celle du peintre absent et la sienne. Il attendait Éleuthère avec

la froide impatience de l'homme qui a une résolution arrêtée...

Lorsque Beauplaisir eut, pour la première fois, l'idée d'enlever Louise à Éleuthère, il ne fut pas guidé par une méchanceté instinctive; ce désir ne fut que la conclusion déduite par une infernale logique.

Depuis le changement étrange de son esprit, qui s'était appliqué à analyser le plaisir, à en rechercher les causes et les effets, à les arranger d'après les ingénieuses combinaisons de son intelligence, Beauplaisir avait vu du premier coup où et comment il devait faire aboutir ses passions nouvelles, d'autant plus exigeantes qu'elles avaient été comprimées plus longtemps. Les plus mauvais penchants s'étaient spontanément et simultanément développés chez lui sans fatigue ni efforts. Les instincts de sa perversité lui avaient fait juger que, pour lui, les voluptés seraient d'autant plus vives qu'elles seraient prises, arrachées aux autres. Il avait compris que la souffrance des autres devait rendre ses jouissances plus ardentes et plus complètes.

Tout entier aux préoccupations odieuses de

sa personnalité, il avait été heureux dès le premier moment où il avait attaqué Louise. Il n'avait pas eu beaucoup de difficulté à en venir à ses fins avec cette fille inhabile à la défense, faible comme toute femme dans sa position, avide des séductions inconnues du luxe, et qui n'avait pas seulement été à même de profiter des bienfaisantes influences de l'éducation première et de la vie de famille.

Beauplaisir, pour en finir plus vite avec quelques bien faibles scrupules, n'avait pas reculé devant la nécessité de la tromper, en lui faisant espérer qu'il l'enlèverait à une vie laborieuse, simple, uniforme, pour lui créer une existence toute de bruit, de plaisir, de fêtes et de vanité.

Mais pour rien au monde il n'eût voulu rompre le mariage projeté avec Éleuthère. Il n'avait jamais eu un seul instant la pensée de se charger d'un fardeau inutile, qu'un autre pouvait porter pour lui. Toutes les circonstances s'unissaient, en outre, pour lui faire désirer qu'Éleuthère épousât Louise : les plaisirs sur lesquels il comptait n'en devaient être que plus

piquants. De toutes manières, son égoïsme féroce trouvait son compte à ce que la situation ne fût pas changée et que le mariage se fît.

D'un autre côté, Beauplaisir n'était pas sans quelque appréhension. Il ne manquait pas du courage le plus facile de tous, qui ne recule pas devant une situation difficile prévue et résolue, lorsqu'il ne s'agit que de jouer sa vie contre la vie d'un autre. Mais, outre les inconvénients de toute nature, le bruit que n'aurait pas manqué de provoquer une rencontre avec Éleuthère, il redoutait, sans vouloir se l'avouer à lui-même, de se trouver face à face avec cet homme qu'il avait trahi, et qu'il ne pouvait s'empêcher de respecter et d'estimer.

Beauplaisir avait nécessairement dû apprécier et juger Grouard de tout autre manière que Louise ne l'avait pu faire. Il pressentit les cas extrêmes que la haine vindicative du poëte pourrait amener, et il résolut, en conséquence, d'aller au-devant des complications fâcheuses.

Il ne s'agissait que d'empêcher Grouard de parler. Or, Beauplaisir comptait sur un moyen qui eût pu être, en effet, excellent,

En donnant à Grouard la facilité de produire ses œuvres au grand jour de la publicité, en payant les frais d'impression de ces poésies que Grouard conservait amoureusement, inutile trésor, Beauplaisir se croyait sûr d'acheter son silence.

Le plan était des plus simples et des plus faciles comme exécution. La vanité de Grouard, sa nature bien complète de poëte, la connaissance si parfaite que Beauplaisir avait de ce caractère, devaient inévitablement le conduire à la certitude du succès.

Pour mieux assurer sa réussite, il résolut de ne brusquer en rien cette petite négociation, de tourner la question et de la prendre par derrière. Il s'agissait de ne pas demander trop brutalement la bourse ou la vie à la conscience du poëte, conscience d'autant plus scabreuse à aborder, qu'elle prenait son point de départ dans l'amour-propre.

Beauplaisir se fit donc du temps devant lui en écrivant à Éleuthère de faire quelques nouvelles copies. De là à son arrivée, il ne doutait pas de persuader Grouard.

Tranquille de ce côté, il s'occupa de terminer en entier l'œuvre qu'il avait commencée vis-à-vis de madame de Simons.

Pendant les six premiers mois de leur mariage, il l'avait presque constamment retenue chez elle ; les intérêts si précieux qu'il cachait sous le masque de la passion lui en avaient fait une nécessité.

Madame de Simons se complut d'abord aux choses nouvelles de cet amour, et s'y prêta avec complaisance, ne pouvant voir au juste à quel prix elle les achetait. Elle éprouva même une secrète satisfaction à s'isoler ainsi pour quelque temps du monde, comptant bien que son absence y serait remarquée et interprétée, et que sa réapparition n'en aurait que plus d'éclat.

Mais, lorsque Beauplaisir eut obtenu ce qu'il voulait, dès qu'en regardant bien autour de lui il ne vit plus rien à demander ou à emporter par ruse, il ne s'inquiéta guère des désirs de sa femme, désirs qui pour elle étaient des besoins sérieux. A ses prières, il commença à répondre par d'ironiques promesses qu'il ne se faisait

pas scrupule d'éluder ensuite; chaque jour, il remettait au lendemain. Lorsque enfin madame de Simons, surprise de cette résistance négative à des volontés qu'elle avait vues jusqu'à ce jour obéies avec tant d'empressement perfide, provoqua une explication, Beauplaisir, ainsi pressé, et qui n'avait plus besoin de rien ménager, déclara nettement qu'il n'avait pas épousé madame de Sillerey pour tenir auprès d'elle l'emploi de cavalier servant; que le monde où il allait, son monde à lui, n'était pas le monde de madame de Simons, et qu'enfin, lorsque les cercles exclusivement politiques où il devait aller seul et où il se montrait fort assidu, épargneraient assez son temps et sa fatigue pour lui permettre d'accompagner madame de Simons, alors, mais seulement alors, *il ne se refuserait pas* à lui *laisser quelquefois* prendre sa part de distractions qu'il jugeait d'ailleurs d'une très-médiocre importance.

Rien ne peut égaler la surprise qu'éprouva madame de Simons à cette déclaration si formelle et si précise. Elle en fut tellement saisie, qu'elle ne trouva pas un mot à répondre.

Beauplaisir sortit tranquillement, la laissant accablée.

Ce changement qui venait de s'opérer avec une promptitude si brutale chez son mari devait donner à réfléchir à Camille; elle en rechercha les causes et trembla en approchant de la vérité. Elle voulait fermer les yeux à la lumière qui l'épouvantait, ne pas voir le fond de l'abîme dans lequel elle s'était jetée. Elle ne pouvait consentir encore à se dire à elle-même qu'elle avait été indignement trompée. Tout son orgueil saignait à cette pensée.

Cet amour auquel elle s'était livrée avec tant de confiance, ces caresses, ces protestations, tout cela n'était qu'une odieuse comédie. Cette passion qu'elle avait crue si vraie et si profonde, cette passion n'avait pas été éprouvée pour elle : sa fortune en avait été l'objet. Elle se disait alors que sa beauté était donc bien perdue, sa jeunesse bien passée, puisqu'elle avait été le but d'une aussi honteuse intrigue, et que ces avantages personnels, dont elle avait toujours été si fière, étaient bien misérables, puisqu'elle avait été le jouet d'un jeune homme sans for-

tune comme sans cœur, qui n'avait visé qu'à un mariage de convenance.

Puis, comme c'eût été payer bien cher, si tout cela était vrai, une erreur pardonnable, elle voulut chercher des excuses, des prétextes à l'étrange conduite de son mari, et elle n'en put trouver.

Elle ne put plus douter, lorsqu'un jour elle trouva sur sa toilette une lettre mystérieusement déposée, sans qu'elle pût jamais découvrir par quelle main.

Cette lettre, sans signature et d'une écriture inconnue, lui disait qu'elle avait été victime de la plus infâme machination. *On* y avertissait madame de Simons des projets de son mari. On lui ouvrait forcément les yeux sur certaines choses qu'on avait pu apprendre, et on la conjurait, au nom de ses intérêts les plus chers, de ne plus accorder la moindre concession à des spéculations perfides. On désirait enfin très-ardemment, car *on* était l'ami de madame de Simons, que pour elle il fût temps encore de s'arrêter dans cette voie de ruine.

Madame de Simons chercha longtemps qui avait pu lui écrire cette lettre.

Elle soupçonna M. Regis, et chercha à le sonder, sans le questionner positivement en rien. Ne pouvant parvenir ainsi à aucun résultat, elle se décida à lui parler à cœur ouvert, et elle lui montra la lettre qui lui causait un si grand trouble.

Mais le banquier lui répondit de la manière la plus naturelle qu'il ne fallait pas s'arrêter, sans autres preuves, à des accusations anonymes. Il ajouta que Beauplaisir était trop galant homme pour avoir eu seulement la pensée de ces infamies, et qu'il était pret, personnellement, à cautionner l'honneur de son ami avec le sien propre.

Camille, bien assurée que Regis n'était pour rien en cela, chercha encore autour d'elle l'auteur du mystérieux billet. Mais ses suppositions furent partout déjouées, et elle renonça à des recherches inutiles, et qui, avec quelque adresse qu'elles fussent conduites, pouvaient devenir compromettantes.

Mais ses alarmes se réveillèrent avec une force nouvelle. Elle suivit pas à pas la conduite de son mari, sans que celui-ci pût s'en douter,

et du reste il ne s'en inquiétait guère. Elle l'observa, elle écouta et retint ses moindres paroles pour leur chercher, seule, un sens caché. Elle se plaignit même enfin à lui de l'abandon dans lequel il la laissait.

Beauplaisir éluda une réponse à ses plaintes, qu'il écoutait nonchalant et distrait. Lorsqu'il daigna y répondre, ce fut avec une sorte de mépris vague, spirituel, froid, calme, qui déchirait madame de Simons.

C'est qu'en effet ce devait être pour elle une chose accablante de voir cet homme parti de si bas, arrivé si haut par elle, la traiter ainsi, lorsque pour lui elle avait tout fait, lorsqu'il était son ouvrage.

Beauplaisir, qui de rien savait faire quelque chose, avait tiré de sa position d'homme marié un prodigieux parti. Le monde, qui l'accueillait déjà pauvre et sans consistance, lui avait fait une sorte d'ovation lorsque son brillant mariage était venu lui donner ce qui lui manquait. Beauplaisir s'était aussitôt placé au premier rang. Son grand nom et sa supériorité réelle lui avaient déjà préparé les voies, et la fortune

de madame de Sillerey, en l'asseyant définitivement dans la position qu'il devait avoir, avait confirmé toutes les flatteuses prévisions depuis longtemps conçues.

C'était de cette hauteur que Beauplaisir accablait madame de Simons, et pour elle les coups étaient terribles. Il employait toujours avec elle des formes exquises, agissant en scélérat, mais en scélérat homme d'État, poli et froid, tranchant comme l'acier. Entre eux, les luttes ne duraient pas longtemps : madame de Simons se sentait bientôt faible et cédait la place, et chacune de ses défaites augmentait sa tristesse et son désespoir, tandis que chaque nouvelle victoire donnait une force nouvelle à son mari. Les terribles soupçons qu'elle avait conçus, et que la lettre anonyme était venue raviver, lui causaient des insomnies chaque nuit plus cruelles.

Beauplaisir ne s'en émouvait pas. Il s'était fait la part du lion, il s'était entouré de toutes les jouissances du luxe intelligent : rien n'égalait le sybaritisme de son intérieur particulier ; à sa femme il accordait seulement, à peu près

sans se faire prier, ce qu'elle était en droit d'exiger. Suivant un dicton populaire, il tirait à lui la couverture, sans embarras et sans scrupule.

Madame de Simons reculait chaque jour devant une explication définitive, conçue et résolue la veille. Elle tremblait de demander compte de ce pouvoir illimité qu'elle avait confié à son mari. Et pourtant les circonstances rendaient cette explication si appréhendée plus nécessaire chaque jour. Elle allait se résoudre enfin à demander quel était son sort, lorsque Beauplaisir lui en épargna la peine.

Un beau jour, il lui annonça avec le plus grand flegme qu'il fallait réduire la dépense commune.

L'argent s'écoulait trop vite, disait-il; les réceptions à l'hôtel, bien qu'elles fussent rares, étaient inutiles, puisque lui recevait de son côté, et qu'en ce dernier cas seul les frais étaient nécessaires.

Camille pâlit de surprise. Elle répondit qu'elle avait sans doute mal compris, et le pria de répéter ce qu'il venait de lui dire.

— Vous m'avez fort bien entendu, reprit

Beauplaisir avec un sourire acerbe, et vous m'avez fort bien compris. Je n'avais rien en vous épousant : il est juste que votre fortune serve aujourd'hui pour deux.

Madame de Simons se leva en lui jetant un regard d'indignation et de mépris.

— Votre conduite est odieuse, monsieur, dit-elle. Elle me dicte ce que j'ai à faire.

— Eh! que ferez-vous, madame? demanda Beauplaisir impassible.

— Je vais demander notre séparation.

— A votre aise, répondit-il en riant. En ce cas, il vous restera le tiers de votre fortune, à peu de chose près, que vous aurez à partager avec moi.

— Vous voudriez m'effrayer et me faire renoncer à un dessein qui vous couvrira de honte, car j'élèverai haut la voix!...

— Je ne me sers pas de pareils moyens, répondit avec dédain Beauplaisir. Le dernier clerc de notaire vous dirait tout de suite à quoi vous en tenir. Et, d'ailleurs, ajouta-t-il avec une sorte de solennité railleuse, je n'aime pas le mensonge. J'ai donc l'honneur de vous répéter

qu'il reste à peu près un tiers de vos biens...

— Et les deux autres tîers...

— En lieu de sûreté. Le mari n'est-il pas administrateur de la communauté? Eh bien, j'ai administré.

Madame de Simons se laissa tomber, accablée, sur son siége.

— Mon Dieu, vous n'êtes pas raisonnable, reprit Beauplaisir. Vous ne me rendez pas justice. De quoi vous plaignez-vous? Je ne suis pas dissipateur : mes besoins satisfaits, on pourrait presque me reprocher de l'avarice. C'est que j'ai des vues plus élevées. Cette fortune, entre mes mains, aura cent fois la valeur qu'elle avait entre les vôtres. Elle servira à mon élévation politique. Et puis ne faut-il pas que je pense un peu à mon avenir et que je prenne mes précautions! Qui sait ce qui peut arriver d'un moment à l'autre? Si j'avais, par exemple, la douleur de vous perdre? Pensez donc un peu à tout cela.

Comme madame de Simons, la tête baissée, ne répondait pas :

— Nous avons joué au plus fin, reprit Beauplaisir; nous nous sommes mariés tous deux

avec une arrière-pensée. Chacun avait son but. Ce n'est pas ma faute si vous avez joué moins bien que moi. Ne m'en veuillez pas si j'ai un peu triché. Quand je n'en aurais pas eu de moi-même l'idée, on me le conseillait si vivement, que, ma foi!...

— Qui donc? demanda Camille tremblante.

— Mais, votre meilleur ami.

— Regis? dit-elle.

Et elle se leva les dents serrées.

— Regis, dit affirmativement Beauplaisir.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit madame de Simons. Et que lui avais-je donc, fait à lui?

— Oh! moins que rien, dit Beauplaisir avec satisfaction. Demandez-le lui. Mais, avec lui, la partie n'était pas la même qu'avec moi. Vous aviez gagné la première fois. Maintenant, vous êtes manche à manche!

Camille se leva avec une rage concentrée, et sonna.

Un domestique parut.

— Faites atteler, dit-elle.

— Est-ce que vous allez jouer *la belle?* dit Beauplaisir,

## III

### LE BANQUIER REGIS.

Le jour se lève à peine. M. Regis est dans son cabinet, assis devant la cheminée. Des tronçons de bois carbonisé, épars des deux côtés dans l'âtre, et qui se ravivent en réunissant leurs flammes en deux petits foyers particuliers, témoignent que le feu a brûlé longtemps, et que le maître a dû passer là une partie de la nuit. Entre les rideaux fermés, une longue fente de douteuse lueur annonce que la nuit va finir, tandis qu'une grosse lampe, encapuchonnée de vert, coupe horizontalement le cabinet

en deux parties, l'une d'éclatante lumière qui ne laisse perdre aucun détail, découpe le moindre accident de forme avec un reflet bien arrêté, l'autre sombre, noire, dans laquelle se perd la tête et le haut du corps du banquier.

Le silence le plus profond règne dans ce cabinet. A peine entend-on au loin, dans la rue, le bruit indu de quelque voiture matinale, quelques portes cochères qui s'ouvrent successivement, le cri étrange et inexpliqué du ramoneur.

Le banquier est depuis longtemps immobile. Son front repose entre ses deux mains. A sa respiration seule, on peut deviner qu'il ne dort pas.

Enfin, il fait un mouvement; il regarde vers la fenêtre, se lève, baisse la lampe, et va ouvrir largement les rideaux des deux fenêtres. La lumière, plus vive et plus abondante que tout à l'heure, envahit la chambre. Nous pouvons enfin regarder Regis, que nous avons perdu de vue depuis assez longtemps.

Comme madame de Simons, comme Claudien, comme Éleuthère, comme Jeanne, il est bien

changé aussi, lui. L'aspect de son front, autrefois noblement découvert, fait éprouver un sentiment pénible. Quelques rares cheveux gris, ralliés sur le devant, essayent en vain d'en dissimuler l'ampleur dépouillée; ses traits sont durement arrêtés et se cassent aux angles; des rides épaisses et profondes sillonnent son front et ses joues; son regard s'est éteint, et, d'ailleurs, le feu s'en perdrait plongé au fond de ses orbites. Sa bouche sévère s'est contractée sous une longue et invincible tristesse. Ses gestes, son allure ont perdu toute jeunesse, toute ardeur. Ses mouvements sont lents et compassés comme ceux d'un vieillard; sa taille élevée et distinguée s'est courbée; son dos est voûté, et sa marche est indécise. On dirait que sur ses mains, si belles de formes, si pleines autrefois, aujourd'hui décharnées, les grosses veines s'efforcent de corder les os et de les maintenir. Le lierre court sur les ruines. Regis a bien vieilli!...

C'est qu'en effet on vieillit vite avec les chagrins, les insomnies, les remords : pour le banquier presque toutes les nuits se passent comme celle qui vient de finir. Il craint les ténèbres

et recherche la lumière. Il est abattu sous un incurable désespoir.

Il a dû bien souffrir. Il était honnête et bon. Sa jeunesse avait été pure et féconde en rêves beaux et pleins de fraîcheur... Et un amour joué, une passion trompée sont venus bouleverser cette vie paisible et pleine d'espoir, troublercette onde unie.

Il a connu ces deux monstres qui dévorent : la haine et la soif la vengeance. Dès qu'il a pu haïr, il s'est haï et dédaigné lui-même. Il a fatigué toutes ses facultés, il a usé son corps, tué son esprit pour chercher la vengeance. Il a voulu se persuader, le malheureux ! que les passions mauvaises pouvaient satisfaire un cœur comme le sien, compléter une existence comme celle qui devait l'attendre.

La vengeance ! dès qu'il l'a eue atteinte, il s'est étonné de ne pas la trouver douce comme il l'avait rêvée. Ce fruit qu'il voyait de loin si mûr et si doré, dont il croyait d'avance sentir le parfum, ce fruit s'est desséché sous ses lèvres, et la cendre a craqué entre ses dents. Il a rendu madame de Simons, sa sœur, si malheu-

reuse, qu'aujourd'hui il en a pitié. Il ne peut s'empêcher de frémir en contemplant son œuvre.

Beauplaisir, ce cœur vil avec qui il s'est lié si étroitement pour parvenir au but trompeur qu'il s'est posé, Beauplaisir, qu'il a senti plus fort que lui, lui fait maintenant jalousie et horreur. Il éprouve un dégoût profond en pensant qu'il a pu, lui, dans la candeur de sa haine, accepter des intérêts, une volonté, des moyens communs avec les moyens, la volonté, les intérêts de cet homme qu'il méprise comme la fange. Il s'indigne et il rougirait, s'il avait encore assez de chaleur à la tête et au cœur pour rougir, en repassant dans son esprit ces misérables combinaisons, ces odieuses intrigues, ces ruses perfides dont il est aujourd'hui la victime, dont son front dévasté porte la fatale expiation.

Lorsqu'il pense à sa femme, à cette autre malheureuse, qu'il a si lâchement abandonnée à elle-même, absorbé qu'il était dans les combinaisons de sa rage et dans ses pensées de ruine, il se dit amèrement qu'il a honteusement

sacrifié deux existences; qu'il a immolé deux femmes à ses tristes et vaines passions.

Et il se rappelle, désolé, quel était ce cœur qu'il a mis de côté avec une si brutale insouciance. Il regrette cette douceur, ce dévouement, cette simplicité qui lui serait d'un si grand secours aujourd'hui et auxquels il a voulu renoncer. Il se dit qu'elle doit être bien malheureuse, la femme qu'il a perdue, et il souffre de se voir entouré de richesses sans résultat, d'un luxe inutile, qui n'est qu'une douleur et un remords de plus. Il pense à l'existence qu'elle a dû mener, à la misère qui a dû la frapper, et, bien qu'il se trouve plus malheureux qu'elle, il sent s'émouvoir pour elle au fond de son cœur une pitié déchirante et inutile...

L'ambition, cette autre chimère sur laquelle il comptait tant, qui devait, pensait-il, lui rendre et au delà tous les bonheurs qu'il répudiait dans son farouche égoïsme, l'ambition s'est trouvée pour lui également vide et stérile. Il a touché du doigt le néant de ces deux grands mobiles de sa vie, et c'est seulement alors qu'il

a vu de ses propres yeux qu'il s'est trompé, qu'il a reconnu son erreur. Mais, lancé dans la vie, lors même qu'il s'est bien assuré qu'il s'était trompé de chemin, il n'a su que faire pour se remettre dans la vraie route, et il a continué forcément de tourner péniblement cette meule à laquelle il s'est attaché.

L'une des plus fortes absurdités dont on ait le plus abusé, c'est l'expérience. Le lieu commun, ce qu'on appelle le bon sens, se nourrit depuis des siècles de ce mot sans signification. Qu'est-ce que c'est donc que l'expérience? Où l'a-t-on vue? S'est-elle perdue? A qui a-t-elle servi? Les conseils du vieillard guident-ils le jeune homme aujourd'hui plus qu'hier? Non. On ne voit que les trous dans lesquels on est tombé, ce qui n'empêche pas d'y retomber encore. L'expérience n'existe pas. C'est la plus insolente des utopies; c'est un mythe qui n'est bon qu'à faire confectionner d'ennuyeux proverbes par les gens qui aiment ces choses-là. Rayez-le donc de toutes vos langues, ce mot inutile, parasite, odieux, et qui se moque éternellement de vous!

L'ambition de Regis, si vaste, si dévorante, n'a abouti qu'à de bien minces et de bien piètres résultats. Il est député, mais toute sa force et toute son intelligence se perdent au milieu de cette foule d'hommes éminents qui l'entourent. En abordant la politique, il en a vu toutes les difficultés. Il a compris quelle immense supériorité il faut s'être acquise, n'importe par quels moyens ni de quelle sorte, pour arriver à dominer l'élite puissante qui se presse et qui lutte autour du pouvoir.

Chef de parti, il a senti depuis longtemps qu'il ne peut l'être. Il n'est pas né pour cela. Penser à un portefeuille, ce serait une folie! La vaste et brillante carrière administrative lui est également fermée; car il est de l'opposition, et il n'a pas su se choisir une place intelligente dans l'opposition. Il s'est troublé d'abord, lui, l'homme froid et calculateur, lorsqu'il s'est vu placé à cette hauteur; il s'est indiscrètement avancé. Désormais, pour un mot imprudent, sa place est irrévocablement fixée. Et puis, lors même qu'il passerait sur ces obstacles, il ne pourrait aller plus loin; car Armand, en accep-

tant le contrat odieux qu'on lui a si cruellement imposé, Armand a fait ses conditions. Si le banquier passe à l'ennemi, le marché est rompu, car l'imprimeur ne pouvait aller plus loin dans ses sacrifices, et il a juré que Regis ne serait pas réélu, s'il manquait à ses promesses.

Regis a donc épuisé cette coupe aride qui n'a pu calmer sa soif, et il est prêt à la jeter loin de lui avec mépris et colère. D'autres préoccupations plus pénibles, d'autres chagrins l'assaillent encore. Sa position politique, quelle qu'elle soit, l'a mis en vue bien mieux encore qu'auparavant. La médisance et les soupçons s'agitent dans l'ombre et murmurent autour de lui. On commence à s'occuper de la si longue absence de madame Regis. Les commentaires circulent, la calomnie agite sa tête de vipère et siffle avec une gaieté sinistre. Le banquier a senti plus d'une fois de bouillonnantes colères à certaines questions singulièrement posées.

Un homme n'est pas loin qui fait parler ces bruits, qui excite ces demandes, qui fait mouvoir ces fils : c'est l'homme qui se venge de Regis, comme Regis s'est vengé de madame de

Sillerey. C'est Beauplaisir qui ameute toutes les petites haines, les petites vanités de ce monde impur contre celui dont il a juré la perte, et dont il veut recueillir l'héritage; car Beauplaisir a résolu de se porter aux élections prochaines, dans l'Allier, concurremment avec le banquier.

Il sème adroitement le mensonge et la perfidie autour de Regis. Il l'enveloppe d'un inextricable réseau. Il a divulgué l'histoire du mariage du banquier, de ce mariage pressé et hâté pour venir contre-balancer les déboires espagnols. Puis il a continué une narration si curieuse pour un public si avide. Il a dit la fuite de Jeanne, il a nommé et décrit le Claudien, il a raconté toute l'histoire, sans laisser de côté les détails et les accessoires, et il a suivi, le sourire de la satisfaction sur les lèvres, les progrès de son œuvre. Il l'a vue se développer et grandir, et devenir forte et envahissante. Bientôt le banquier ne pourra plus se taire, l'explosion va avoir lieu, et Beauplaisir se frotte joyeusement les mains.

Au milieu de cet orage qui gronde sourdement autour de lui, Regis est calme dans sa

tristesse, ferme dans son abattement. On ne se doute pas de ce qu'il souffre, lors même qu'on voit ses traits altérés.

Mais, quand il est seul, il se laisse aller avec une amère volupté à ses chagrins déchirants, à ses douleurs cuisantes, bien découragé, bien rompu par les fatigues de cette vie homicide, et se repose de ces terribles secousses en se réfugiant dans les consolations déchirantes et les douces tristesses de ses souvenirs et de ses regrets. Il passe les nuits tête à tête avec sa pensée, et, lorsque, au milieu du silence, seul, debout entre tous ces hommes qui reposent, il évoque devant lui son passé et l'avenir dont il n'a pas voulu, qui le surprendrait alors, cet homme impassible et glacé par tant de froides déceptions, verrait peut-être une larme indécise briller sous sa paupière.

Cependant le jour est tout à fait venu. L'hôtel du banquier se peuple et s'anime. Les innombrables employés qui occupent cette immense ruche ont commencé leurs travaux quotidiens. La cour de l'hôtel est sillonnée en tous sens par des pas pressés,

Regis, appuyé sur la crémone dorée de sa fenêtre, contemple indifféremment, l'œil fixe, cette foule et ce bruit. Tous ces hommes sont à lui, travaillent pour lui, vivent par lui, et il jalouse la position du dernier d'entre eux.

Deux coups furent tout à coup discrètement frappés à la porte du cabinet. Le banquier fronça le sourcil. Il alla tirer un petit verrou, et un domestique parut.

— Je vous ai donné l'ordre de ne jamais me déranger, dit sévèrement Regis.

— Monsieur, balbutia le valet, c'est que c'est M. Armand...

Le banquier réfléchit un instant.

— Faites entrer, dit-il.

Armand fit quelques pas au-devant de M. Regis, et ils se serrèrent la main.

Regis lui avança un siége, qu'Armand ne parut pas voir.

Regis sentait qu'il y avait là aussi un cœur qui avait été brisé. Ils se regardaient tous deux : tous deux se plaignaient, car chacun comprenait les blessures de l'autre. Armand examinait avec attention la physionomie austère et fatiguée

du banquier pour découvrir si le mal avait fait des progrès ou si l'on pouvait encore espérer la guérison, et ces deux grandes douleurs se tenaient debout l'une devant l'autre, immobiles et muettes.

—Eh bien? dit enfin Armand si bas, que Regis seul eût pu entendre.

Regis répondit par un geste de tristesse et de découragement.

— Je sais où *ils* sont, reprit Armand, et l'on eût dit que sa voix consolante voulait compatir au désespoir et à l'abandon du banquier.

Celui-ci fit un léger mouvement et garda le silence.

— Ils sont à Bruxelles, reprit Armand, et elle souffre... Elle souffre par celui qui l'a rendue coupable. Elle a trouvé le châtiment dans sa faute, mais un châtiment si effroyable, qu'il fléchirait la sévérité du plus impitoyable juge... Elle a souvent manqué de pain... Je leur ai envoyé de l'argent...

Ici, la voix d'Armand se voila.

—Et le misérable s'est emparé de cet argent...

Regis s'était couvert la figure de ses deux mains. Lorsqu'il releva la tête, il était plus pâle

encore. Il ouvrit un tiroir et y prit quelques billets de banque qu'il remit à Armand.

— Envoyez-lui cela, dit-il.

Armand prit les billets.

— Ce n'est pas tout, reprit-il. Elle ne peut rester un jour, une heure de plus dans cette affreuse position.

— Qu'allez-vous donc me demander? dit Regis avec une certaine froideur.

— Je vous le dis, monsieur, la punition a dépassé la faute. C'est assez d'épreuves pour cette pauvre femme... Et peut-être cette terrible leçon aura-t-elle été trop forte pour elle, peut-être ne sera-t-il plus temps!...

Regis l'écoutait, penché.

— Que faut-il faire? demanda-t-il.

— La rappeler près de vous.

— Jamais! dit Regis en se levant comme par un ressort.

Il y avait dans son accent quelque chose de tellement résolu et irrévocable, qu'Armand fut abattu et perdit tout espoir.

— Si vous saviez!... reprit-il après un moment de silence.

— Ne parlons plus de cela, dit sèchement le banquier.

Et, comme Armand paraissait hésiter :

— Pas un mot de plus là-dessus, ajouta-t-il. Je souffre... et je vous céderais la place.

Armand se tut.

Le banquier se promenait dans son cabinet à pas précipités.

Malgré ses efforts pour ne rien laisser paraître, il était dans une vive agitation.

Armand, le regardait et il secoua la tête avec tristesse.

— Eh bien, reprit tout à coup Regis, on parle d'une dissolution de la chambre !

— Oui, répondit Armand, je le sais.

— Est-ce à propos de cela que vous veniez ? demanda avec un demi-sourire le banquier en s'arrêtant tout à coup devant lui.

— Oui, répondit Armand ; mais ce n'est pas pour vous dire que notre contrat va se trouver rompu. Je ne vois personne qui puisse, en ce moment, nous représenter mieux que vous à la chambre, et je viens vous annoncer que vous pouvez compter sur mon appui auprès des électeurs.

Regis parut surpris, et il l'était, en effet. Même après la nuit qu'il venait de passer, les paroles d'Armand lui firent éprouver une satisfaction si vraie, qu'elle éclaira légèrement sa physionomie.

Le mal était chronique.

Mais, vous-même, dit-il un peu honteux devant Armand de ce mouvement de joie, pourquoi ne vous présenteriez-vous pas?

— Moi, dit Armand avec simplicité, je travaille, je veux attendre encore.

— Eh bien, soit, reprit Regis, j'accepte votre offre et je vous en remercie.

Et il serra la main d'Armand.

Puis, par un retour subit sur lui-même, il se rappela ses pensées de la nuit, ces pensées qui l'occupaient depuis si longtemps sans lui laisser un moment de repos.

— Eh bien, oui, dit-il comme en se parlant à lui-même, je recommencerai cette vie-là... Il le faut... Que pourrais-je faire?... Et pourtant, si vous saviez, Armand, quelle triste chose que cette vie tout en dehors? si vous saviez combien, lorsqu'on est seul avec soi-même, on trouve

pâles et froides ces luttes brûlantes où l'on se livre tout entier! Si vous saviez tout ce qu'on éprouve en tombant tout à coup de cette vie de mouvement et de bruit dans le sépulcre d'un intérieur désert!...

Armand le regardait avec une douloureuse pitié

— Mettez votre cœur au lieu de votre tête dans cette vie-là, dit-il, et vous êtes sauvé!...

— Et le puis-je! reprit amèrement Regis. Le cœur n'existe plus chez moi... Il a été brisé et foulé aux pieds... Il n'y a plus place en moi que pour des émotions factices, des passions artificielles d'un moment... c'est l'ivresse de l'opium... Tenez, Armand, je vous le dis à vous : je souffre, j'ai l'enfer là!... je suis seul, tout seul... je n'ai pas seulement un enfant... moi qui donnerais ma fortune et ce qui me reste à vivre pour avoir près de moi un enfant à moi, contrefait et méchant qui lèverait la main sur son père... Je ne l'ai pas voulu. — Je me suis imbécilement arraché par précaution les entrailles. Je mourrai entre mes domestiques...

Et le banquier resta accablé.

— Il est temps encore, dit Armand, vous pouvez...

— Ne parlons pas de cela, je vous en supplie, répondit Regis ; vous me déchirez inutilement. Je ne lui pardonnerai jamais le mal que je lui ai fait. Envoyez-lui cet argent : arrangez-vous pour qu'il lui soit bien remis, à elle... Et... lui écrirez-vous ?

— Oui.

— Eh bien, dites-lui que cet argent vient de vous ; ne manquez pas à cela, au moins ! et dites-lui encore que je n'ai pas voulu vous entendre parler d'elle...

— Adieu donc, dit Armand avec tristesse.

— Adieu, dit Regis. Pourquoi ne vous ai-je pas connu plus tôt ?...

Et, lorsqu'il fut seul, le banquier resta longtemps immobile, abattu, et consterné de ce qui venait de se dire...

Puis il réfléchit qu'il y avait séance ce jour-là, et qu'il avait quelques affaires à terminer avant d'aller à la Chambre.

Comme il allait sortir de son cabinet, madame de Simons, qui n'avait pas voulu donner au

valet de chambre le temps de l'annoncer, apparut, le regard foudroyant.

Le banquier regarda sa belle-sœur avec étonnement.

Les traits de madame de Simons étaient bouleversés. Elle était d'une pâleur livide et marbrée. Tout son corps tremblait, et ses dents serrées, ses lèvres blanches attestaient sa rage concentrée.

Sa colère était telle, qu'elle fut longtemps sans pouvoir parler.

Regis, qui pressentait quelque scène grave, se recueillit un instant en lui-même pour être prêt à parer tous les coups. Il avança un siége à madame de Simons, qui se laissa tomber suffoquant de fureur.

— Vous paraissez bien agitée, dit Regis. Vous serait-il arrivé quelque chose ?

Camille, sans répondre, tenait son œil ardent fixé sur celui du banquier.

— Vous me regardez d'une façon singulière, reprit Regis, qui commença à se sentir un peu embarrassé. Aurais-je le malheur d'avoir été pour quelque chose dans ce qui a pu vous arriver ?

— Pour quelque chose ! répondit Camille d'une voix stridente. Ah ! oui, en effet, vous êtes pour quelque chose là dedans.

— Mais, enfin, qui peut vous troubler ainsi ?

— Vous êtes un misérable ! dit Camille haletante et penchée vers lui, vous m'avez indignement trompée : vous vous êtes conduit comme un lâche, et c'est une femme que vous avez été prudemment choisir pour la perdre et l'écraser.

— Que voulez-vous dire ? demanda Regis interdit.

— Vous m'avez livrée à un infâme dont vous vous êtes fait le complice. A vous deux, vous m'avez volé ma fortune.

« Oui, votre belle et digne association avec M. de Simons a eu plein succès. Je suis honteusement jouée, on me traîne dans la boue, je suis ruinée ; il ne me reste rien. Êtes-vous content ? Vous allez vous reposer, n'est-ce pas, maintenant que votre ouvrage est fini ? Oh ! soyez tranquille, vous le pouvez en toute confiance. Il ne vous reste plus rien à faire. Il n'y a pas chez moi une place qui ne soit meur-

trie, pas une blessure qui ne soit toute saignante et toute fraîche... Soyez heureux!... Honte! honte! deux hommes s'unir courageusement pour tuer une femme, et... la tuer par derrière!... Plus de lâcheté encore que de haine!... Tenez, vous feriez pitié si vous n'excitiez le dégoût!...

Regis ne répondit pas. Il laissait passer cette bouillante colère, ce torrent de reproches et d'injures.

Camille lui jeta au visage sa perfidie. Elle l'outrage amèrement. Elle employa ces paroles homicides, traits empoisonnés qui font des blessures incurables. Puis, après qu'elle eut largement épanché sa fureur, la faiblesse naturelle de la femme reparut, et Camille versa quelques larmes, larmes difficiles, arrachées à des yeux inhabiles à les verser, larmes cuisantes et arides qui brûlent comme des gouttes de plomb fondu.

— Que puis-je faire maintenant? dit-elle. Où irai-je? car je ne puis vivre un jour de plus sous le même toit que cet homme... Et c'est vous, ajouta-t-elle avec une sanglante ironie, c'est vous qui êtes à vous seul toute ma famille! Je

n'ai plus que vous aujourd'hui : vous êtes mon dernier, mon unique refuge. Ouvrez-lui donc les bras, à cette sœur qui vient à vous, puisque vous êtes le seul homme qui puisse et qui doive la protéger!... Rachetez-moi donc, vous qui m'avez vendue!...

Et la fureur de madame de Simons se réveilla tout à coup avec une force incroyable. Elle accabla Regis de dédains et d'outrages. Elle puisait à pleines mains, dans son désespoir, les plus sanglantes, les plus terribles injures. Pâle, les yeux hagards, les traits tirés, les cheveux en désordre, elle tenait, victorieuse, sous elle celui qui l'avait attaquée, et elle épuisait toutes les cruautés du triomphe.

Regis était immobile, sombre et silencieux.

Puis, par un de ces retours si fréquents dans les crises des femmes, Camille s'attendrit sur elle-même.

— Et, dit-elle, j'étais pourtant heureuse avant cette infernale union. Je vivais tranquille, respectée. Vous avez détruit tout cela. Vous avez fait de moi la plus malheureuse des femmes. Vous avez impitoyablement écrasé ce bonheur

inoffensif qui ne vous demandait rien. Que vous avais-je donc fait, mon Dieu, pour agir ainsi? Avez-vous jamais eu le moindre sujet de plainte ou de reproche contre moi?

A ces dernières paroles, le sourcil de Regis se fronça, son œil baissé s'anima, se releva, et embrassa l'âme de madame de Simons dans une inflexible étreinte. A ce regard sévère et glacé, Camille ne put s'empêcher de frissonner. Il y avait dans la physionomie du banquier une telle expression de supériorité, de colère et de vengeance satisfaite, que madame de Simons se sentit plier malgré elle. Sa fureur était moins forte et moins implacable que celle-là. Camille trembla devant ce regard dominateur comme devant le regard d'un juge suprême.

— Vous me demandez ce que vous m'avez fait? dit lentement Regis en appuyant sur chacune de ses paroles. C'est vous qui vous plaignez! c'est vous qui venez m'accuser!... Ce que vous m'avez fait?... Oh! presque rien, certes, bien peu de chose! Ce que vous m'avez fait? Eh bien, dit-il d'une voix tonnante, je vais vous le dire, car mon cœur est plein et l'amertume déborde!

« J'étais jeune, plein d'avenir et de vigueur : je vous ai aimée. Qu'avez-vous fait alors? Vous avez perfidement accueilli cet amour, vous l'avez arrosé d'espérances; vous l'avez fait croître et grandir avec une sollicitude de mère... Puis, quand le moment est venu de me donner enfin une preuve, un gage de vos menteuses et décevantes promesses, vous avez reculé devant des considérations qui intéressaient votre égoïsme, sans trop vous soucier de ce qui en adviendrait au malheureux qui avait été assez fou pour vous croire!...

« Eh bien, cela, je vous l'avais pardonné. Brisé par le coup terrible qui me frappait, j'ai rappelé toutes mes forces, et j'ai eu assez de courage pour vous voir passer aux bras d'un autre... Je voulais croire qu'une volonté plus forte avait dû faire céder la vôtre, et je me créais dans mon isolement glacé des consolations étranges, douces dans leur amertume. Je me disais que vous n'étiez coupable que de faiblesse, que vous m'aimiez encore, et cette pensée folle m'a donné le courage de vivre. Bien plus, pour ne pas vous faire souffrir de chagrins

que je voulais garder pour moi seul dans l'égoïsme de ma douleur, pour ne pas vous inquiéter en vous rappelant des souvenirs importuns pour la femme de M. de Sillerey, j'ai dévoré mon désespoir et mon amour. J'ai eu l'atroce courage de jouer l'indifférence!... Et vous avez pu croire que, comme vous, j'avais tout oublié; et vous l'avez cru, que j'avais renoncé à de folles espérances, à ces projets d'une trop confiante et inexpériente jeunesse!... car j'ai si bien joué mon rôle dans cette sinistre comédie, que vous n'avez pas craint de m'ouvrir votre maison, de m'appeler et de me traiter comme votre ami... Votre ami!...

« Et puis il est venu un jour où j'ai pensé devenir fou! La mort de Sillerey vous rendait libre... J'ai couru vers vous, radieux d'espoir et de joie, étalant orgueilleusement au grand jour cet amour que j'avais si mystérieusement conservé dans mon cœur, que j'avais nourri de mes caresses et de mes larmes solitaires... Et puis, à cette époque, vous n'avez jamais su cela, des pertes énormes m'avaient mis sur le bord de ma ruine. Je me disais que ce mariage allait

me sauver, et il m'était doux de vous devoir mon salut. Mon malheur même devait rendre mon bonheur plus complet... Alors vous m'avez souri, comme jadis. Vous m'avez fait espérer, sans rien dire... oh! vous êtes prudente!... Vous avez fait miroiter à deux pas devant moi ce bonheur ineffable... et, lorsque, à votre grand dommage et à votre grand regret, n'est-ce pas? est venu le moment décisif de vous prononcer, vous rappelez-vous, vous rappelez-vous ce que vous avez fait?...

« Vous m'avez jeté votre sœur, qui vous embarrassait, marâtre que vous étiez! Je vous ai connue alors! le prisme était brisé. J'ai vu votre égoïsme dans sa hideuse nudité. J'ai vu que vous vous étiez jouée impitoyablement de moi! J'ai vu que vous n'aviez pas de cœur! Et j'ai conçu contre vous une haine d'enfer! je vous ai haïe de tout l'amour que j'avais eu pour vous. J'ai eu la pensée de vous déchirer de mes mains!...

« Ah! vous me demandez ce que vous m'avez fait!... La honte de Jeanne, cette pauvre créature que vous avez perdue, ma honte à moi, ces rides, ce front blanchi avant l'âge, les tortures

de mon âme, mon existence déviée et perdue, ma vie tuée, tout cela est votre ouvrage ! Vous parlez de votre malheur, de ce que vous avez souffert, et moi, moi, dit-il, en s'approchant d'elle, regardez !...

Camille le regarda longtemps, et peu à peu sa figure, terrifiée par les foudroyantes paroles de Regis, prit une infernale expression de cruauté satisfaite.

— Eh bien, dit-elle en se redressant à son tour, eh bien, vous n'aurez toujours pas souffert moins que moi ! Je suis contente !...

Et, dans un effrayant paroxysme de colère, elle l'accabla de malédictions, et sortit furieuse, mais abattue et terrassée dans un affreux désespoir.

Regis la regarda partir d'un œil où il n'y avait plus ni haine ni colère, mais une sorte de compassion triste et douloureuse. Resté seul, il se laissa aller sur un fauteuil, anéanti, déchiré, bourrelé...

La scène qui venait d'avoir lieu l'avait profondément ému. En s'interrogeant dans sa morne tristesse, il ne se trouvait plus au cœur

la moindre haine contre cette femme. Déjà même, auparavant, il s'était quelquefois reproché d'avoir été trop loin dans sa vengeance. C'était lui qui, sous le voile de l'anonyme, avait envoyé à Camille un avertissement tardif et inutile pour la mettre en garde contre des projets déjà accomplis. Il était las et dégoûté de cette vie mesquine de rancunes, de petitesses et de trahisons. Il était rongé de remords en pensant à sa femme, à ses honteuses connivences avec Beauplaisir, à tout le mal qu'il avait fait ou laissé faire. Après les remords venait le suprême regret d'avoir méconnu et repoussé les biens qu'il avait sous la main.

Il sentait en lui un vide affreux. Il se voyait seul et était ému en pensant à la misère de Jeanne, aux souffrances d'une faute si chèrement expiée. Il resta longtemps immobile, pénétré de repentir et de tristesse.

Tout à coup il prit une plume et écrivit deux lettres.

L'une était adressée au président de la Chambre des députés. Elle annonçait la démission de M. Regis.

Il venait de se décider à aller chercher dans la retraite la paix avec soi-même et le repos qui le fuyaient.

L'autre lettre portait en suscription le nom d'Armand.

## IV

### DÉCADENCE DE CLAUDIEN.

Depuis que nous avons quitté Jeanne et Claudien, la vie pour eux a été à peu près la même. Seulement, les absences de Claudien sont devenues de jour en jour plus fréquentes, et son caractère plus sombre et plus indifférent à ce qui n'est pas lui. Souvent deux et trois jours se passent sans qu'il adresse une parole à celle qui se consume en suprêmes efforts, et souvent aussi il arrive à Jeanne de l'attendre en vain des nuits entières.

A ces secousses, si rudes et si multipliées, le

cœur ulcéré de Jeanne s'est replié sur lui-même, et s'est rompu avec une sorte d'indifférence passive à cette triste existence. Elle voit maintenant avec calme et tranquillité ces absences nocturnes, dont la seule pensée lui eût fait tant de mal autrefois ; bien plus, sans qu'elle veuille se le dire, elle en est presque heureuse : elle se sent plus libre lorsque Claudien la laisse seule ; elle peut caresser à son aise ses tristesses et ses douleurs, et elle redoute les arrivées odieuses et bruyantes de Claudien. Car Claudien se livre maintenant sans scrupule et sans honte au vice de l'ivrognerie ; peut-être cherche-t-il dans les torpeurs fiévreuses de l'ivresse à se créer une vie factice qui lui permette de s'isoler de sa vie réelle et d'oublier ses remords.

Grâce à ces absences, quelquefois bien longues, grâce à cette bizarre disposition de la nature humaine qui se change et se métamorphose par une habitude une fois prise, Jeanne serait peut-être un peu moins malheureuse, si elle n'avait pas près d'elle un nouveau et incessant sujet de craintes terribles, de douleurs déchirantes.

Son enfant, débile et chétif, s'éteint. Le doigt fatal l'a marqué au front. Un mari inexorable, venu avec la naissance, a resserré sa petite poitrine à peine formée, maigri ses membres délicats, pâli sa figure. Une toux saccadée, sèche, au son métallique, secoue convulsivement cette pauvre petite créature qui achève de mourir chaque jour, sans espoir, sous les yeux d'une mère en larmes. Jeanne a tout fait pour éloigner le moment suprême : elle s'est épuisée en maternels efforts. Sa sollicitude désespérée a suivi nuit et jour, sans relâche, les progrès de la maladie. Elle a eu le courage d'assister à cette mort lente de son enfant, sans perdre un spasme, un soupir de cette longue agonie. Elle sait que bientôt sa douleur n'aura plus la triste consolation de ces soins inutiles qui la ruinent elle-même. Elle sait que le moment s'approche chaque jour où elle perdra ce dernier refuge de son cœur, sa derniere affection, cette pauvre petite créature qui l'attache encore à la vie. Lorsqu'elle songe à ce moment terrible, elle s'épanche en longs sanglots, elle pleure sa vie, qui s'en va

avec celle de son enfant, et les froides angoisses de la mort remplissent et glacent son âme.

Jamais Jeanne n'avait été soumise à de plus terribles épreuves. Le sentiment maternel s'était développé chez elle avec une richesse et une vigueur incroyables. Ce caractère, pur malgré sa chute, ce caractère s'était subitement révélé avec une magnifique énergie. Épouse coupable, la mère avait apparu avec tous les rayonnements éclatants et imposants de ses tendresses infinies. Jeanne avait veillé, attentive et penchée, sur ce berceau, tombe anticipée; elle avait lutté, courageuse, contre l'ange de la mort, et, dans cette lutte funèbre, elle n'avait pas un seul instant senti faiblir son courage et sa force. Cette immense douleur maternelle avait été le lieu d'asile de ses autres chagrins, et les avait absorbés. Quand le mobile sublime qui soutenait encore Jeanne et galvanisait cette âme morte, quand ce mobile ne serait plus, Jeanne avait senti qu'elle ne pourrait se résoudre à supporter les peines de sa vie première avec Claudien : sa puissance, une fois essayée, ne

pourrait se résigner à un aussi mesquin combat. La vie de son enfant, c'était sa vie à elle ; la mort devait donc être la même pour tous deux. Jeanne, épurée par ce magnifique dévouement, se sentait peu à peu détachée de la terre : à mesure que le mal faisait de nouveaux progrès, elle offrait, suppliante, ses larmes au juge qui la punissait, et qui allait bientôt la recevoir dans son sein.

Le moment approchait ; l'agonie touchait à son terme. Depuis plus d'une semaine, Jeanne n'avait pas pris un seul instant de repos, se donnant tout entière et rappelant toutes ses forces à cet instant où elle touchait presque le but. Claudien n'avait pu se défendre d'être ému dans cette maison que la mort allait frapper : il avait apporté à Jeanne son aide inutile, et avait tâché d'oublier pour quelques heures par jour sa vie extérieure. Et, comme Jeanne, épuisée par la misère, était forcée de plier son orgueil pour implorer un crédit qui se fatiguait et allait se fermer, Claudien avait remis à différentes reprises à Jeanne de légers secours qui avaient à peu près suffi. Ses absences étaient aussi fré-

quentes, mais moins longues. L'exemple splendide de Jeanne lui causait une sorte de crainte honteuse, et, s'il était toujours presque autant acerbe et rigoureux avec elle, il tenait, justement à cause de cela, à ne pas se faire juger par elle comme dénué du dernier sentiment qui reste au cœur de l'homme.

Un matin, il était sorti pour une heure seulement, avait-il dit en partant. Jeanne avait eu le courage de lui adresser une prière. Elle lui avait demandé de rentrer le plus tôt qu'il le pourrait, craignant, après une nuit des plus orageuses, quelque accident nouveau.

Cependant l'absence de Claudien se prolongeait. Jeanne surveillait, dans la plus vive anxiété, le demi-sommeil dans lequel était tombé l'enfant, respirant avec lui, comme si (crédulité touchante des mères!) elle aidait ainsi cette respiration difficile et embarrassée.

Tout à coup l'enfant fit un soubresaut. Un accès de toux aigre et violente se déclara. Jeanne, effrayée, se redressa. Jamais la maladie ne s'était montrée plus terrible et plus déchaînée. Un tremblement convulsif secouait le

corps de l'enfant ; une écume sanglante s'échappait, en bouillonnant, de ses petites lèvres décolorées; ses yeux fixes étaient injectés et démesurément ouverts... Jeanne, hors d'elle-même, appelait à son secours ; elle invoquait Claudien, qui ne venait pas; elle adressait à Dieu des prières brûlantes qu'elle interrompait pour essayer un remède, ou faire prendre à l'enfant une position nouvelle; elle était folle de douleur, de terreur et de désespoir, et étreignait contre son sein, en versant des torrents de pleurs, cet enfant qu'elle allait perdre.

A ces derniers moments, la lutte entre la vie et la mort, dans cette frêle créature, devenait plus acharnée et plus violente. Les effrayants symptômes avant-coureurs de la fin apparaissaient confus et hâtés... Tout à coup, l'enfant ne remua plus...

Jeanne le regarda avec la plus déchirante expression d'angoisse, appuya sa bouche sur sa bouche dans une dernière étreinte, et s'affaissa mourante.

Son évanouissement dura longtemps. En revenant à elle, elle comprit tout : elle se leva,

blanche et froide comme une statue, et déposa l'enfant mort sur le berceau. Elle le contempla longtemps d'un visage morne et éteint, se pencha sur lui et l'embrassa.

Elle tira ensuite, avec de minutieuses précautions, les petits rideaux de la couchette, et elle s'assit à côté.

Ses yeux se portèrent vers la fenêtre, et s'animèrent tout à coup d'un triste éclat. Elle avait souvent considéré cette fenêtre avec une dernière pensée d'espoir. Là, il n'y avait pas de remède, et nul ne pouvait arriver à temps pour la sauver : la mort était là, sûre, inévitable.

Elle réfléchit un instant, et elle se décida à ne pas écrire à Claudien : deux cadavres lui en diraient assez.

Puis elle calcula froidement. Elle disposa sa mort avec une espèce d'amour. Elle se voyait déjà ouvrant la fenêtre et s'aidant, pour y monter, d'un tabouret placé à côté : elle arrangeait autour d'elle ses vêtements par une dernière pudeur, et tout était fini.

Ses réflexions durèrent quelques instants.

Enfin, Jeanne se leva calme et résolue, et s'avança vers la croisée...

Elle prit le tabouret encombré, et le débarrassa...

Lorsque tout à coup elle entendit remuer derrière elle... Elle pensa à l'âme de son enfant qui venait de s'envoler, et ne put retenir un cri en se retournant.

Un homme vêtu de noir était devant elle. C'était Armand...

Il était là depuis quelques instants. Jeanne, éperdue, appelant Claudien, courant pour sauver son enfant, avait laissé la porte ouverte. Armand était entré au moment où Jeanne se retirait et déposait l'enfant dans son berceau.

Il avait tout compris, et était resté immobile, respectant le silence de la mort et la douleur d'une mère.

Lorsque Jeanne se retourna et l'aperçut, elle tâcha de rassembler quelques idées, et attendit que l'inconnu s'expliquât.

Armand, muet, la contemplait avec un profond sentiment de tristesse. Madame Regis ne l'avait pas connu et ne l'avait sans doute jamais

vu dans ses voyages à Moulins, perdu qu'il était au milieu de la foule des ouvriers. Mais lui, il avait vu Jeanne plus d'une fois ; il l'avait plus d'une fois bénie en secret et de loin, en apprenant quelque nouveau bienfait, car madame Regis était aimée à Moulins. Elle s'était plu à se faire la providence des pauvres familles, des malheureux délaissés. Son cœur avait été ouvert à toutes les infortunes, avait été au-devant de toutes les douleurs, ingénieux à découvrir les souffrances ignorées, les maux cachés. Armand avait vu cette femme dans toutes les gloires de sa jeunesse, de sa beauté et de cette opulence dont elle faisait un si noble usage. Et aujourd'hui il la retrouvait pâle, flétrie, accablée par les terribles conséquences d'une faute. Tel était le changement opéré en elle, qu'Armand avait besoin, pour la reconnaître, de se dire qu'il ne se trompait pas, et que, sous ces traits amaigris, fatigués et vieillis, dans cette physionomie dégradée par la misère et le chagrin, il distinguait encore cette beauté douce dans son éclat, ce visage régulier et noble, qu'il avait jadis vu tant de fois.

Jeanne, ne pouvant s'expliquer cette contemplation muette, et étonnée de la présence d'un homme qu'elle n'avait jamais vu, allait parler, lorsque Armand la prévint :

— Vous ne me connaissez pas, madame, lui dit-il en s'inclinant respectueusement, et pourtant je vous ai vue souvent. J'arrive dans un instant cruel pour vous, et vous me pardonnerez cependant de ne pas vous laisser cet instant à votre douleur; car ce dont j'ai à vous parler est d'un intérêt bien grave pour vous. Mais notre entretien sera long peut-être. Vous êtes accablée : permettez-moi de vous prier de vous asseoir pour m'entendre.

La voix grave d'Armand était émue : il y avait dans cet homme tant de douceur jointe à tant de dignité, la pitié que lui inspirait Jeanne était si évidemment sincère et si affectueuse, que Jeanne se sentit subjuguée, et s'assit machinalement.

Armand s'assit auprès d'elle et reprit avec lenteur :

— J'ose compter, madame, sur toute votre attention. Ce que j'ai à vous dire vous touche

si profondément, le sort d'une autre personne y est tellement intéressé, que je ne doute pas de trouver en vous-même un auxiliaire puissant pour m'aider à vous persuader.

Jeanne regarda Armand avec une sorte de curiosité triste, puis elle lui dit :

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— J'ai depuis longtemps, madame, reprit Armand, l'honneur de vous connaître. Je vous ai vue souvent à Moulins. (Jeanne baissa les yeux, et une imperceptible rougeur anima un instant sa figure.) Je sais tout ce qui vous est arrivé avant et depuis votre départ de Paris. Vous avez en moi depuis bien longtemps, sans vous en douter, un ami dévoué. Soyez donc sans embarras et sans défiance en ce moment, madame.

Jeanne regarda encore Armand, et à ces paroles simples et bonnes, elle qui était depuis si longtemps privée de toute voix amie, elle ne put retenir une larme qui brilla au bout de ses cils.

— Je vais vous rappeler des souvenirs qui vous sont pénibles, mettre le doigt sur des

plaies douloureuses. Vous me le pardonnerez, madame, je vous en prie. J'ai donc appris votre départ avec un homme dont le nom ne peut être prononcé entre nous. J'ai su toutes les circonstances de cette erreur que vous avez depuis payée si cher. Ma pensée et ma sollicitude vous ont suivie depuis le jour où votre faute vous a réunie à l'homme dont l'amour vous a paru préférable à tout. Vous savez aujourd'hui ce que vous a coûté votre illusion. Cette vie a duré trop longtemps pour vous, madame ; un jour de plus, et elle vous tuerait. Il faut la fuir, et je viens vous en offrir les moyens.

— Vous me paraissez bon, monsieur, répondit Jeanne, et il faut que vous le soyez, en effet, pour vous intéresser à l'infortunée qui est devant vous. Je vous remercie donc de vos bonnes paroles et je vous répondrai avec franchise, bien que vous soyez pour moi un inconnu. Vous avez raison, cette vie que je mène me pèse ; elle est trop lourde pour mes forces, et je suis prête à en finir avec elle. Quand vous êtes entré, j'allais mourir. Je vous le dis simplement et fermement, parce que c'est une résolution prise

depuis longtemps, et que, eussiez vous tous les moyens possibles et le dessein le mieux arrêté d'empêcher l'accomplissement de cette volonté, vous n'y parviendriez pas. Je mourrai parce que je veux, parce que je dois mourir. J'ai attendu, pour en finir avec la vie, que mon dernier devoir fût accompli sur la terre; j'ai attendu la mort de mon enfant, parce que je ne voulais rien laisser derrière moi ni emporter avec moi aucun regret. Mon enfant est mort, monsieur!

— On ne répare pas des fautes par un crime. Vous n'avez pas le droit de mourir, dit Armand avec solennité.

— Dieu me pardonnera, dit Jeanne, d'avoir été à lui quelques jours avant qu'il m'appelât. J'ai tant souffert!...

— Votre enfant mort, tout n'est pas mort avec lui, reprit Armand; vous vous trompez, madame, quand vous vous croyez libre de quitter la terre: vous laisseriez encore derrière vous un être que votre perte accablerait sans retour; un être qui a souffert de son côté, comme vous souffriez du vôtre et qui attend de vous le peu de bonheur qu'il peut encore

espérer. C'est au nom de celui-là, madame, que je viens vous arracher à vous-même. C'est celui-là qui m'envoie vers vous et qui vous attend. Sa douleur a besoin de la vôtre : vous n'avez pas le droit, une fois encore, de lui enlever un dernier espoir qui fait toute sa vie.

Jeanne, dans la plus violente émotion, tremblait.

— Je n'ai plus personne sur la terre! dit-elle.

— Votre mari, madame ! dit Armand.

— Lui !... s'écria Jeanne en se couvrant la figure de ses deux mains.

— La faute que vous avez commise, dit Armand, ne vous laisse pas la disposition de vous-même. Vous vous devez à vous-même, vous devez à un autre de l'expier ici-bas. L'expiation qui vous est offerte est grande et belle !... Votre mari, malheureux et souffrant, attend de vous des consolations qu'il ne peut espérer que de vous seule. C'est lui qui revient à vous le premier avec des paroles d'oubli et de pardon; c'est lui qui s'accuse le premier, et, à ce généreux appel, il est impossible que vous ne répondiez pas !...

Jeanne écoutait, courbée, la voix sévère d'Armand. La figure de celui-ci s'était animée d'un noble éclat. Il était debout, semblable au prêtre qui exhorte, qui console, et qui va absoudre.

— La mort de votre enfant, continua-t-il, ne vous dégage pas vis-à-vis de vous-même. Votre mort serait un moyen trop facile d'acquitter la dette sacrée que vous avez contractée aux yeux des hommes et de Dieu. Vous avez mieux que cela à faire, et il n'y a pas à hésiter. Il faut partir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Jeanne.

— Il faut partir aujourd'hui même. On vous attend.

— C'est impossible, monsieur, dit Jeanne timidement. Comment oserais-je reparaître devant M. Regis, après... ? Oh ! vous ne pouvez exiger cela de moi !... ce serait au-dessus de mes forces...

— Et c'est pourtant la seule expiation qui vous soit permise, et cette expiation est encore bien douce, madame. Ah ! ne vous plaignez pas, ne trouvez pas la punition trop sévère, lors-

que des jours heureux peuvent encore vous attendre...

Jeanne secoua tristement la tête.

— Lorsqu'il vous est donné, poursuivit Armand, de trouver dans votre résignation même l'oubli de votre erreur et de votre remords; et cette résignation vous sera rendue facile, car votre mari a souffert autant que vous, et il souffre cruellement encore. Il a besoin de guérir ses blessures avec le pardon. L'homme que vous allez revoir est un homme nouveau. Le chagrin, les déceptions de tout genre, la perte de ses illusions les plus chères, la satiété enfin et par dessus tout le remords d'avoir contribué à votre perte par l'abandon où il vous laissait, ont fait de M. Regis un homme que vous ne connaissez pas. M. Regis régénéré n'est point à craindre pour la femme qui acceptera la main qu'il lui tend. Le malheur est compatissant et tendre au malheur! C'est votre mari qui tremble que vous ne veniez pas... Ah! ne vous plaignez pas, madame : ce retour peut être la fin de bien de malheurs.

Jeanne, vivement émue, tremblait devant

une épreuve trop redoutable pour elle. La vie qu'elle avait menée depuis deux ans avait gravé sur son front, pensait-elle, un indélébile stigmate que le pardon de son mari ne pourrait effacer. Après une faute si honteuse et si longtemps prolongée, elle se jugeait indigne de celui qui se montrait aujourd'hui si généreux pour elle ; elle se disait qu'elle était au-dessous de toute miséricorde.

Armand parlait toujours, et, au milieu de ses paroles d'espoir et d'encouragement, il tâchait de faire comprendre à la malheureuse femme tout ce que le devoir qui l'attendait aurait pour elle de consolations et de douceurs dans son inflexibilité même.

Puis, craignant de prolonger cette lutte si pénible entre le repentir et la honte, de faire un appel trop brutal à la résignation de Jeanne et de violenter une résolution qui devait venir d'elle-même, il laissa son but un instant de côté.

Pour amener entièrement la confiance de Jeanne, pour provoquer des épanchements dont le résultat devait être précieux pour le bonheur

de deux existences, par une généreuse adresse, il se mit à parler à Jeanne de sa situation présente. Il sollicita, avec des ménagements d'une délicatesse touchante, des confidences où le cœur brisé de Jeanne se répandit avec une amère satisfaction. Intelligent des maux de l'âme, il donna à cette âme désolée la douce consolation de parler de ses souffrances.

C'est un grand pas, c'est un pas irréparable lorsqu'on dévoile tout à coup aux yeux d'un tiers les replis cachés d'une liaison intime. Le jour qui luit subitement dans ce sanctuaire, conservé jusque-là dans une religieuse obscurité, constate et achève les destructions que la nuit enveloppait de ses ombres. Ainsi les corps renfermés dans les tombeaux conservent souvent leur première forme, jusqu'à ce que l'air extérieur vienne les frapper et les réduire en poudre.

Jeanne était désabusée depuis longtemps. Elle avait bu jusqu'à la lie la coupe du dégoût. Pour elle, Claudien n'existait plus que comme un souvenir pénible et pesant. Elle avait tant souffert, elle regardait ses souffrances passées

comme tellement au-dessus de ses forces d'aujourd'hui, qu'elle ne pouvait se persuader avoir réellement supporté tout cela : elle était dans cet état qui suit les rêves effrayants, à ce moment indécis de douloureuse torpeur qui précède le réveil. La mort de son enfant la détachait de ce passé honteux. Toutes les passions de l'amante et de la mère s'étaient écroulées en elle sous de terribles coups : il ne restait plus que la femme, mais la femme éprouvée et rompue par le malheur, la femme soumise aux résignations et acceptant comme un inappréciable bienfait un religieux espoir, suprême consolation.

Armand regardait avec une triste émotion et un sentiment de satisfaction pénible cette pauvre créature à qui il venait d'ouvrir une dernière porte de salut. Dans son œuvre de persuasion, il avait touché, sans irriter le mal, aux parties les plus sensibles de ce cœur mis à vif : il avait trouvé en lui de quoi répondre à toutes ces douleurs, à tous ces déchirements. Il s'était montré tel qu'il était, dans toute la sensibilité et la noble générosité de son caractère, et il

avait convaincu, car ce n'était pas sa bouche seule qui avait parlé.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs. Jeanne avait hâte maintenant d'aller au-devant de la miséricordieuse expiation qu'on lui demandait ; elle était pressée de mettre le pied hors de la fange.

Cependant de longues heures s'étaient écoulées. Jeanne toucha en passant le berceau de son enfant mort et pensa que Claudien avait oublié de revenir. Elle frissonna...

Lorsqu'elle fut prête, elle jeta sur le petit berceau un regard désespéré.

Armand déposa tout auprès une somme d'argent, pour les derniers devoirs...

Jeanne le remercia par une larme, et s'agenouilla près de l'enfant...

Armand s'éloigna dans un silencieux respect, la tête découverte.

Jeanne, prosternée, pria longtemps. Sa prière ardente, où elle jetait tout ce qui lui restait encore de passion dans le cœur, fut interrompue souvent par des sanglots étouffés et convulsifs.

Lorsqu'elle se releva, elle voulut entr'ouvrir une fois encore les rideaux du berceau... Armand vit l'altération profonde de ses traits : sa figure décomposée avait une expression effrayante de désespoir et presque de folie.

— Non, je n'abandonnerai pas ainsi mon enfant ! s'écria tout à coup la malheureuse mère ; ah ! monsieur, ne m'y contraignez pas ! laissez-moi rendre à ce corps bien-aimé les derniers devoirs ! laissez-moi le porter dans mes bras jusqu'à sa dernière demeure !... Mon enfant, mon enfant, mon enfant ! n'est-ce pas ? s'écriait la pauvre femme, n'est-ce pas que nul que moi n'a le droit de te toucher encore, que tu m'appartiens jusqu'au dernier moment ?

Un sanglot déchirant sortit de sa poitrine. Puis, à ce sanglot, succéda un silence effrayant.

Armand crut que Jeanne était morte. Ses lèvres s'étaient détachées du front qu'elles avaient en vain essayé de réchauffer; ses mains étaient glacées ; elle était évanouie.

Armand comprit qu'il ne fallait pas laisser aller plus loin cette grande douleur ; il écrivit un mot, un seul, qu'il déposa sur le berceau ;

puis, soulevant dans ses bras Jeanne, toujours inanimée, il la descendit dans la voiture qui l'attendait à la porte...

Quelques heures après, des pas se firent entendre dans l'escalier. La porte poussée brusquement s'ouvrit, et Claudien apparut sur le seuil.

Il était ivre...

Un homme était avec lui. Il était facile de voir, à l'allure de ce deuxième personnage, qu'il avait dû partager ou plutôt guider les libations de Claudien. Celui-ci était complétement ivre ; ses yeux étaïent voilés et indécis, sa parole mâchée et difficile, ses jambes avinées.

Son compagnon était calme et plus sûr de lui-même. C'était un de ces hommes faits à l'alcool, que le vin traverse comme un entonnoir, sans laisser de traces. Il était maigre et de haute taille. Ses yeux, presque imperceptibles, d'une impudence inquiète, pinçaient de chaque côté le haut d'un nez d'aigle, à arête aiguë. Sa peau était d'une couleur indécise, où le violet, le bistre et les tons fauves dominaient. Les arcades zygomatiques étaient saillantes et décou-

pées comme deux anses. Parmi cette étrange physionomie; il y avait çà et là d'épais fourrés de moustaches, de barbe et de cheveux roux, tordus, trahissant les occupations de la matinée par d'odieux reliefs de festin appendus. Sa respiration était bruyante et sifflante : il semblait qu'on la vît sortir de cette bouche impure en longue colonne bleuâtre.

Cet homme portait un chapeau graisseux, périlleusement jeté sur l'oreille gauche. Un col de velours noir, qui laissait, aux angles et aux plis, voir son squelette de carton, entourait son cou. Une redingote à brandebourgs dépareillés, incomplets, et montrant par endroits le chanvre, à jour aux aisselles et aux coudes, vernissée aux parements et tout le long de l'avant-bras, à la jupe flétrie au point qu'elle semblait mouillée, venait rejoindre et serrer dans une étreinte avare et craintive le col de velours, comme pour mieux indiquer l'absence de la chemise. Un lambeau de ruban, dont il était presque impossible de distinguer la primitive nuance, que nous croyons avoir dû être jaune, se crispait honteusement à une bouton-

nière, comme craignant d'attester quelque étrange exploit. Le pantalon à plis, véritable pantalon de sacripant, élimé et frangé par le bas, serré à partir des genoux, retroussé et repoussé vers le haut par des bottes à talons biseautés et rougies par l'oubli du cirage ; et tout cela imbibé de senteurs fangeuses et nauséabondes, qui prenaient à la fois au nez et au cœur.

Ce personnage jeta autour de lui en entrant un regard, par manière d'inventaire, et son odieuse physionomie ne manifesta rien des pensées qu'avait pu lui suggérer cet examen.

Il s'assit sans façon sur la table. Claudien s'était déjà laissé tomber sur le premier siége qui s'était rencontré sous lui.

— Eh bien, dit à Claudien l'individu que nous venons de décrire, où est donc votre femme ?

La voix de cet homme, d'ordinaire basse et grave, montait par moments tout à coup au fausset le plus inattendu. C'était une de ces voix qu'on entend aux heures indues en passant devant les mauvais lieux, une voix cassée à coups de petits verres.

— Je ne sais pas, répondit Claudien en tournant ses yeux sans regard. Au fait, où est donc ma femme ?

— Ah ! ah ! fit M. de Sant-Yago, il paraît qu'elle se promène sans vous ; excusez ! Ça ne fait rien, nous serons mieux pour causer, n'est-ce pas, mon vieux ? Nous sommes des amis, nous, sacredié !

Et il secoua la main de Claudien de manière à la briser.

— Oui, reprit Claudien, les amis, il n'y a que ça, parce que les femmes, voyez-vous, prrr ! Mais... où donc est-elle ?...

— Eh bien, vieux, dit le sacripant, sans laisser à Claudien le temps de se souvenir, voilà le cas de parler de notre grande affaire. Poule mouillée ! Il y a trois mois que tu lanternes ! Allons donc, un peu de cœur, sacredié ! Tiens ! veux-tu signer ? Ça sera fait tout de suite. Tu ne peux pas rester comme ça. Ça sent la misère chez toi... Des hommes comme nous !... Voyons !... Pense donc : un mot, rien qu'un mot, et, après ça, de l'argent, de la joie à mort ! Veux-tu ?

— Mais, balbutia Claudien, si l'on découvrait..., si l'on venait à se douter...

— Plus souvent! répliqua M. de Sant-Yago en tirant une pipe de sa poche ; plus souvent !... Eux, découvrir quelque chose! allons donc! Ce n'est pas de *la haute* comme nous qui laisse voir son jeu! Tu es un homme, toi, Claudien, sacredié! Tu as de l'éducation. Tu sais bien que je suis ton ami, que je ne voudrais pas te mettre dans une mauvaise affaire, n'est-ce pas? Eh bien ; signe, qu'est-ce que tu crains? et tu verras, tu n'en seras pas fâché, je t'en réponds. Allons, du cœur, allons !...

En disant ces mots avec beaucoup de feu, et sur le diapason de son fausset le plus aigu, M. de Sant-Yago tendait à Claudien le fatal papier. Claudien le prit du bout des doigts avec indécision, comme il faisait toute chose.

— Je ne dis pas..., murmura-t-il en chancelant, si je n'avais pas peur... si seulement j'avais vu ma... Mais où est-elle donc, mille dieux?...

— Est-il enfant! il a peut-être besoin de de-

mander permission à sa femme, qui sait! Ah! Claudien, je suis sûr qu'elle te mène un peu, celle-là. Si tu dis que non, tu n'es pas un homme. Il y a longtemps que je m'en doute; tu t'occupes à ces bêtises-là, toi; tu as des délicatesses de cœur... Ah! si tu n'avais pas tant fait le dégoûté, nous aurions pu faire une affaire... fameuse! Mais chut! suffit... Tu n'es pas un homme, t'en as peur. Elle te tient, la fine mouche!

— Elle, dit Claudien, dont le courage s'animait à l'idée d'un combat facile, prrr! Voilà comme elle me mène, et pour te le prouver...

Il saisit le papier que lui tendait M. de Sant-Yago, s'assit à une table, et, malgré son ivresse et sa colère, se mit à exécuter avec le plus grand soin les premières lettres d'une signature compliquée, qui, quoique toute différente de la sienne, paraissait pourtant lui être très-familière.

M. de Sant-Yago, assis derrière lui, semblait lui guider la main avec son regard, et laissait éclater sur son visage la joie d'un grand capi-

taine qui voit exécuter enfin un plan de bataille longtemps mûri.

— Bien, disait-il; bien, mon vieux! ne te presse pas. Il ne faut rien faire trop vite. Bien, c'est cela. Un peu moins tremblé...

L'application que Claudien avait mise à exécuter posément cette signature, si précieuse sans doute, l'avait soudainement calmé. Quand il eut fini, il passa sa main sur ses yeux et dans ses cheveux, comme au sortir d'un rêve, jeta autour de lui un regard hébété, et répéta encore une fois :

— Où donc est ma femme? où est donc Jeanne? Et l'enfant! il était malade... Peut-être...

Claudien regarda autour de lui et vit toutes les traces du départ de Jeanne. Il poussa une exclamation et se précipita vers le berceau. Il ouvrit les rideaux...

En voyant le cadavre, il poussa un nouveau cri, terrible et déchirant, tandis que M. de Sant-Yago donnait les marques de la plus vive impatience.

Du même regard, Claudien avait aperçu un

nom terrible, remords écrit en lettres de feu, comme les trois foudroyantes paroles du festin biblique :

ARMAND ! ! !

Il tomba évanoui.

M. de Sant-Yago le reçut dans ses bras, et dit en haussant les épaules :

— Que c'est jeune !...

# V

## PEINES D'AMBITION PERDUES.

Beauplaisir de Simons travaillait dans son cabinet. Mais ce cabinet nous paraît, à tort ou à raison, mériter une mention spéciale avant d'aller plus loin.

C'était un cabinet somptueusement conçu, et qui ne manquait pas, avec toutes ses élégances, d'un certain ton doctoral et magistral, merveilleusement approprié aux intentions et au caractère extérieur du propriétaire.

Il est devenu étrangement difficile, au temps où nous vivons, de juger les gens sur l'appa-

rence. Le costume a tout nivelé. Les distinctions sur la forme, en beaucoup de cas, ne sont plus possibles qu'à certains nez fins, d'autant mieux, d'ailleurs, qu'il est à présent du dernier mauvais goût de ne pas avoir l'air de tout le monde.

Il est plus difficile que jamais de juger un homme à la première vue, et bien petit est le nombre des signes extérieurs dans lesquels le caractère se révèle immanquablement et tout entier.

Dans ces signes extérieurs, l'appartement doit être placé en première ligne.

Beauplaisir était trop complet pour n'avoir pas reconnu cette vérité à l'usage de tout le monde. Aussi son cabinet était une manière de prodige. Il y avait là une énorme habileté de prestidigitation et une connaissance transcendante des différentes impressions destinées aux visiteurs.

A ceux qui se laissent imposer par un nom, balbutient en parlant à une célébrité et pâlissent en s'adressant à un secrétaire de ministre ou au moindre directeur de la moindre des

choses; à ceux-là, les fauteuils à larges bandes de velours intersticées de tapisseries et à dos aristocratiques, les écussons des bibliothèques portant chiffres et blasons, la lourdeur féodale des crépines et la vastitude du manteau du foyer disaient : « Nous appartenons à très-haut et très-puissant seigneur Beauplaisir de Simons. C'est un homme fier et de race, celui que sa naissance oblige à s'entourer ainsi de ces marques de supériorité interdites à vous autres. »

Aux gens profonds et froids, de savoir, de calcul ou d'instinct, les lourds in-quarto entrebâillés et désordonnés, les dépêches froissées aux larges cachets ministériels, les deux corbeilles regorgeant de papiers licenciés ou missives lues, les cinq ou six écritoires placées çà et là au hasard, attendant la pensée au passage, toutes ces choses disaient gravement, sans rire : « C'est un homme d'intelligence, d'avenir et d'action, celui qui oublie les jouissances du luxe, les vanités splendides d'une vie dorée, pour venir se réfugier ici dans ses pensées sérieuses et ses études pénibles. »

Et, en effet, le cabinet de M. Beauplaisir

présentait deux physionomies bien distinctes.

C'était un cabinet d'homme d'État; car, pour commencer, il avait cette sévérité que donnent aux appartements les plafonds élevés.

Deux cartonniers de haute et imposante dimension faisaient face aux bibliothèques, abondamment et sévèrement garnies. L'un de ces cartonniers portait des étiquettes dont le grand nombre laissait présumer le grand nombre des dossiers; l'autre était chevronné de titres dont l'importance faisait deviner des relations élevées et actives : « Correspondance (conseil d'État), Cour des comptes, Conseil général de... etc. » Sur un bureau large, ventru et de prestance ministérielle, se pressaient pêle-mêle, dans un intelligent désordre, des journaux parisiens et départementaux noircis d'indications hiéroglyphiques et d'annotations, des brochures semi-coupées, etc., etc.

C'était aussi un cabinet d'homme élégant et du plus grand monde. Autour du plafond courait une moulure de lierre merveilleusement découpée et d'un fini tout à fait artistique. La boiserie, de vieux chêne ouvragé, avait reçu

du temps cette teinte nègre dont la richesse fait oublier la sévérité un peu sombre. Le meuble était rare, splendide et du bon faiseur. A l'exception du fauteuil du bureau, les seuls siéges étaient deux voltaires largement cambrés, dont l'un placé en permanence en face du bureau pour les visiteurs, et quelques chauffeuses d'allure admirablement paresseuse. Le tapis du parquet était moussu, épais d'un pouce et discret comme la tombe.

Évidemment, l'homme qui avait présidé à l'arrangement de ce cabinet était toujours un homme de goût, souvent un homme d'art. Les rideaux tombaient droits et donnaient des plis lourds et graves. Une étagère fouillée comme une dentelle de Malines était chargée de chinoiseries du plus haut prix et des plus curieuses. La tablette de la cheminée était sobre d'ornements, portant, sans plus, un bloc et deux coupes de malachite. Les boiseries supportaient deux ou trois bronzes du plus haut prix, la Vénus de Milo, la seule statue que nous ayons vraiment complète dans sa mutilation, et deux tableaux frais et d'une tendresse humide,

comme s'ils venaient d'éclore de la palette rose de Boucher.

Et dans toutes ces choses contrastantes, il y avait un ensemble, une harmonie, un parfum de distinction saisissant et imposant le respect. En entrant dans cette pièce, même déserte, le drôle le plus grossier et le plus impertinent eût tiré son bonnet.

Ce cabinet était conséquent avec le système de Beauplaisir. Beauplaisir pensait bien qu'il faut un rare esprit de conduite pour mener une vie toujours pure et irréprochable, et mourir honoré de tous et de soi-même avec une épitaphe méritée; mais il se disait qu'il faut une habileté autrement grande, un esprit autrement ferme pour être immoral à son avantage et dépravé à son profit. Il était bien d'accord sur cette grande vérité, qu'il y a plus d'utilité à être honnête qu'à être malhonnête homme, et c'était justement là ce qui piquait son émulation. Il trouvait un élément de plus pour les jouissances altérées de son orgueil arrivant à un but par la route la plus difficile. L'évêque d'Autun lui semblait d'une tout autre force que le bon-

homme Sully; il était convaincu que le banquier Law aurait eu bien de la satisfaction et de la facilité à jouer sous jambe M. de Montyon, et, entre don Juan et Alceste, il eût parié pour don Juan. Il trouvait fort aimables la vertu et les œuvres de Fénélon, mais il préférait les laisser aux autres, et reconnaissait, quant à ce qui le concernait, une bien plus grande puissance d'attraction dans le vice de Crébillon fils. Pour en finir avec cette littérature, Beauplaisir était tout à fait, mais spéculativement, disons-le avant tout, dans les eaux d'un odieux marquis dont le nom ne peut s'écrire.

Beauplaisir, qui avait vu jusqu'à ce jour son système réussir assez bien, était de plus en plus satisfait de son heureux choix.

Ce jour-là, il était donc dans son cabinet, se promenant très-gaillard, se réjouissant fort, et se chatouillant la vanité, en pensant au fossé d'où il était parti et au faîte où il était arrivé.

Sans doute, dans la traversée, il avait bien traité un peu légèrement la morale, et sa conscience n'avait pas craint de se retrousser pour

franchir plus aisément les mauvais pas. Sans doute, il avait trahi parfois, même souvent, trompé toujours. Il avait commis nombre de ces crimes qui ne sont pas justiciables de la cour d'assises, et il se disait que quelques pointilleux d'honneur, oisons bridés, pouvaient bien l'accuser d'assez nombreuses lâchetés.

Mais il pensait aussi que l'homme qui arrive n'est jamais un lâche, et que celui qui est arrivé est toujours courageux. Il plaçait l'honorabilité dans le résultat obtenu.

— Et puis, se disait-il, la vertu, ce mot si vanté de ceux qui n'ont ni la force ni l'esprit d'être vicieux; la vertu, si féconde en théorie, est un peu plus stérile en résultats effectifs et immédiats. C'est un luxe de sentiment, et les gens vraiment bien doués, c'est-à-dire possesseurs de cent mille livres de rente, peuvent seuls, lorsqu'ils sont paresseux et n'ont rien de mieux à faire, se passer ce luxe-là. Le vice force bien des vertus à le saluer jusqu'à terre.

A vrai dire, les pas gigantesques faits par Beauplaisir vers la fortune avaient, et il se l'avouait bien, broyé plus d'une victime. Jeanne

et Claudien si honteusement vendus, madame de Sillerey si lâchement et si longuement exploitée devaient savoir ce que coûte une ambition à satisfaire. Mais, après tout, c'étaient des victimes nécessaires ; on ne s'élance pas d'un bourbier sans éclabousser autour de soi.

Et Beauplaisir, dans ces réflexions, s'amnistiait avec la plus généreuse tendresse...

Un valet de chambre vêtu rigoureusement de noir, grand habit de cour, un gros nœud de longs rubans amarante sur l'épaule gauche, ouvrit la porte et annonça :

— M. Armand.

Beauplaisir fit un signe au domestique, qui disparut.

Il attendait Armand, car la démission de Regis, démission qu'il eût bien su provoquer si elle n'avait été spontanée, lui ouvrait toutes les voies vers la députation.

Il était prévenu de la visite d'Armand.

Celui-ci entra.

Dans sa vie de travail et de pureté, Armand avait peu vu le monde, nous avons dû le dire. Les habitudes et les façons de ce monde lui

étaient inconnues. Il était strictement poli et sans tournure, avait une sorte de dignité simple et peut-être disgracieuse.

Beauplaisir s'était toujours trompé sur Armand. Il crut encore voir là l'homme de peu, intimidé par l'appareil et le luxe, et affectant des airs dignes pour se rassurer lui-même.

— *Mon cher monsieur,* lui dit-il, veuillez vous asseoir et dites-moi ce qui me procure l'honneur de votre visite.

Or, Beauplaisir, tout en sachant fort bien l'influence d'Armand dans une certaine classe d'électeurs de l'arrondissement sur lequel il avait des vues, influence qu'il avait pu constater lors de l'élection de M. Regis, Beauplaisir n'admettait sous aucun prétexte, et quelle qu'elle fût, l'importance d'Armand. C'était à ses yeux un garçon de peu de ressources et sans consistance, qui ne devait pas faire ombrage à un homme comme lui. Il le traitait donc tout à fait sans façon. Nous allons voir si Beauplaisir raisonnait toujours juste.

Armand répondit, comme d'habitude, en allant droit au but.

— Monsieur, dit-il à Beauplaisir, j'ai appris que vous étiez sur le point de vous présenter aux électeurs de notre collége en remplacement de M. Regis. Vous pouvez savoir qu'une certaine partie des électeurs ont placé en moi leur confiance et m'ont offert de présenter et de soutenir ma candidature. Sans vouloir préjuger ici les résultats que cette offre, une fois acceptée par moi, pourrait amener, je vous annonce que je suis à peu près décidé à ne pas me présenter encore, et à céder la place à celui qui méritera de la prendre. Le mandat de député est une chose sérieuse, et je me suis dit que, pour le remplir selon ma conscience, je serais obligé de laisser en souffrance des intérêts, secondaires, il est vrai, mais qu'il ne m'est pas permis d'abandonner. Dans cette circonstance, je puis donc disposer du vote des électeurs qui ont mis leur confiance en moi, et je dois chercher à l'utiliser d'après les intentions et les vues des commettants. Maintenant, vous devez savoir ce que nous demanderons à celui que nous enverrons à la Chambre. Vous connaissez nos opinions : quelles sont les vôtres ?

Ces claires paroles, l'accent net et bref avec lequel elles étaient prononcées, surprirent un peu Beauplaisir. Il regarda fixement Armand, se demandant à lui-même si, par hasard, ce n'était pas un véritable honnête homme qu'il avait devant lui. Ce qu'il savait des antécédents d'Armand devait lui rendre cette nouveauté moins singulière. Mais le scepticisme l'emporta, et il arriva bientôt à se railler intérieurement d'avoir été, même un instant, sur le point de se laisser prendre.

— Eh! eh! se dit-il, Regis m'avait annoncé que ce drôle était fort!.... Le fait est que moi-même, pendant une demi-minute, j'ai presque failli le prendre au sérieux... Voyons-le venir.

Beauplaisir pensait que les hommes qui se vendent n'aiment pas à brusquer les choses, et que leur honneur se réserve d'établir les distinctions dans les mots; il se dit qu'Armand voulait se faire marchander, et il n'hésita pas à le considérer dès ce moment comme un paysan matois, se faisant, par circonstance, courtier d'élection.

— Il va me parler, reprit Beauplaisir en

continuant sa conversation avec lui-même, il va me parler une heure durant de conscience, d'intégrité, d'honneur et de désintéressement, et conclura en vendant ses voix le plus cher possible.

Et, en conséquence de ce petit raisonnement, Beauplaisir répondit à Armand, d'un air facile et délibéré :

— Votre démarche, mon cher monsieur, vous honore, et je vous remercie de l'obligeance qu'elle témoigne pour moi. Mes convictions, soyez-en persuadé, sont pures et telles qu'un homme comme vous ne doit pas hésiter à leur donner son appui. Maintenant, vous pouvez dire à ceux pour qui vous avez bien voulu faire cette démarche auprès de moi, que je saurai me rappeler ce qu'elle a de flatteur, et que, si je suis assez heureux pour parvenir à la députation, grâce à leurs suffrages, je n'oublierai ni les intérêts de ma ville, ni les intérêts de ceux qui m'auront confié leur mandat.

Armand, qui regardait fixement Beauplaisir pendant cette tirade, lui répondit :

— Vous ne n'avez pas compris, monsieur,

ou je me suis mal expliqué. Personne ne m'envoie vers vous : je suis venu de moi-même, voulant connaître, dans cette entrevue, quelles étaient vos intentions. Je ne viens rien vous offrir. C'est, au contraire, votre programme que je viens vous demander, et que j'attends.

Une seconde fois, Beauplaisir regarda Armand avec une surprise interrogative. Tout en comprenant mieux que personne l'importance de la gravité en affaires et la nécessité de ne se livrer en rien, il trouvait que son interlocuteur n'était guère pressé d'en finir avec les préliminaires, et de se mettre à l'aise.

Mais dans son étonnement il n'y eut pas le moindre signe de contrariété ni de désappointement. Il avait plus d'un motif pour se croire sûr de réussir.

Cependant, un peu blessé en quelque sorte de l'obstination qu'Armand mettait, pensait-il, à jouer avec lui au plus fin, et croyant bien un peu, après tout, qu'il pouvait y avoir quelque franchise dans les sympathies radicales de son adversaire, il voulut un instant jouer avec

la situation et s'amuser de l'homme qu'il avait entre les mains.

— Ma foi, dit-il, vous me prenez au dépourvu. Si vous m'aviez fait prévenir au moins hier, j'aurais eu un jour devant moi pour faire rédiger ce que vous me demandez. On n'a pas ainsi, à l'improviste, un plan de conduite tout prêt dans la poche. Nous allons pourtant tâcher de nous entendre, et j'essayerai de vous dire à peu près ce que je pense.

« Et je commencerai par vous déclarer que je vénère essentiellement vos doctrines égalitaires, monsieur Armand. Je suis de votre avis, des pieds à la tête : Le peuple! tout est là. Certes, monsieur, le grand principe proclamé par la Révolution,—je veux dire la grande révolution, la révolution de 93, celle que nous n'avons pas faite, — ce principe est à jamais digne des respects de tout homme d'intelligence et de cœur, des respects de tous, monsieur, des miens comme des vôtres, de mes respects, à moi, monsieur, qui, quoique parti d'une autre souche, dois au moins à ce principe l'honneur de traiter et de m'entendre avec M. Armand.

Ici, Beauplaisir toussa, se moucha et cracha. Armand, son chapeau entre les jambes, laissa passer le compliment sans bouger ; et Beauplaisir, qui se divertissait fort à se jouer d'une vanité plébéienne, à se poser en tribun philanthropique et à s'emplir la bouche avec le mot *principe,* Beauplaisir poursuivit sa harangue.

Armand crut d'abord comprendre, à travers cet inextricable et inexplicable bavardage, que Beauplaisir était disposé à partager ses vues. Mais l'allure singulièrement sans façon de Beauplaisir et l'espèce d'ironie qu'il mettait dans ses protestations, venaient détruire l'effet déjà douteux de ses paroles. Fatigué de chercher en vain un sens à un discours vide, et n'osant, dans sa simplicité peu défiante, se dire que peut-être on se jouait de lui, Armand voulut couper court aux faux-fuyants et aux grands mots, en posant la question plus nettement encore qu'il ne l'avait fait.

— Monsieur, dit-il, je ne comprends pas bien tout cela, et je vous serais obligé de répondre directement et précisément à ce que je vais vous demander. Que pensez-vous des besoins

du pays? quels remèdes croyez-vous qu'on puisse leur appliquer? à quels hommes vous rallieriez-vous?

— Monsieur, répondit alors Beauplaisir, laissant de côté ses tendresses humanitaires, et tout disposé à parler en marquis constitutionnel, puisque vous voulez savoir ma pensée, la voici : Si les principes sont une grande chose, les faits dont on fait les principes sont, en définitive, plus forts qu'eux, par le motif que ce qui engendre doit avoir raison sur ce qui est engendré. Les principes doivent céder devant les faits, lorsqu'il est nécessaire qu'ils cèdent, quand nous avons besoin qu'ils cèdent. Nous, les hommes qui faisons les principes et qui formulons les règles, nous avons bien le droit d'user un peu à notre fantaisie de ce que nous avons fait. Laissez les principes aux masses, très-bien! rendez-les, ces principes, plus sévères et plus inflexibles encore. Mais n'oubliez pas que c'est la bride pour tous les chevaux et qu'elle est inutile aux chevaux de race. Notre époque a trop d'esprit pour être rigoriste, et, dans ces deux vies que des gens habiles ont si spirituellement créées à l'u-

sage de ceux qui savent s'en servir : la vie publique et la vie privée; dans ces subtiles distinctions entre le permis et le défendu, ce que l'on dit et ce que l'on fait, ce que l'on montre et ce que l'on cache, notre société admet à merveille les conventions faites au grand jour, avec des contre-lettres; elle accorde, devant la contrainte extérieure, tous les petits dédommagements privés.

Armand s'était levé depuis quelques instants, et paraissait disposé à interrompre Beauplaisir, lorsque celui-ci se tut.

— Je crois vous comprendre, dit-il, et je m'étais à peu près attendu à vous entendre parler ainsi. Mais je dois rapporter à ceux qui m'envoient quelque chose de plus positif encore et de plus clair. En somme, où siégerez-vous à la Chambre?

— Où je me trouverai le mieux assis, répondit Beauplaisir en riant très-ouvertement de la physionomie sévère et un peu animée d'Armand et en se carrant sur son fauteuil. Je suis trop bien né pour ne pas détester cordialement la populace, monsieur, et trop intelligent pour

ne pas sentir le besoin de la popularité. Plaire à ce que vous appelez les masses, ce ne doit pas être un but, mais un moyen.

— C'est assez, monsieur, dit froidement l'imprimeur en se dirigeant vers la porte.

— Je tiens trop à ce que vous me considériez comme un homme d'esprit, dit agréablement Beauplaisir, pour ne pas dire tout ce que je pense. Vous avez ma profession de foi tout entière.

Et, comme Armand allait sortir :

— Eh bien, reprit Beauplaisir en le retenant par le bras, vous ne m'avez pas répondu?

— C'est que je n'ai rien à vous répondre, monsieur, repartit Armand en se débarrassant, avec un dégoût mal dissimulé, de l'attouchement de Beauplaisir.

— Alors, dit celui-ci, c'est une affaire faite, et je compte sur vous.

— Voulez-vous m'insulter, monsieur! dit Armand se redressant avec colère et dédain.

— Qu'est-ce que c'est que cela? reprit Beauplaisir, qui ne s'attendait pas à une pareille sortie. Ah çà, est-ce que nous ne nous enten-

dons pas? Voyons, me donnerez-vous vos électeurs, oui ou non?

— Non! dit Armand, et cette demande est un nouvel outrage!

Beauplaisir le regarda assez stupéfait; mais il se remit aussitôt et reprit avec fermeté :

— Prenez garde à ce que vous me dites, monsieur, prenez garde!

— Voudriez-vous m'intimider, dit Armand, pour me forcer à devenir votre complice? Vous auriez tort de l'espérer. Et, maintenant, laissez-moi sortir, car nous ne nous connaissons plus.

— Un mot encore, dit Beauplaisir.

Et, comme Armand allait définitivement sortir, Beauplaisir s'élança au-devant de lui vers la porte.

Armand s'arrêta, et croisa les bras en cherchant à lire l'intention de son adversaire dans ses yeux.

— Vous vous repentirez plus tard, monsieur, dit Beauplaisir, de n'avoir pas répondu à mes dispositions amicales. Je me souviens toujours de ceux qui m'ont été hostiles. Oh! ne vous impatientez pas ainsi, et écoutez-moi, car vous

vous repentiriez bien plus encore d'avoir passé le seuil de la porte sans avoir entendu ce qui me reste à vous dire. Maintenant, ce n'est plus de conditions et d'arrangements qu'il s'agit entre nous; je ne vous demande plus votre concours : je l'exige!

— Que prétendriez-vous donc faire? dit Armand avec pitié.

— Si vous ne vous engagez pas ici, sur-le-champ, à me soutenir de tout votre pouvoir, de toutes vos forces, dans un quart d'heure j'envoie ceci au parquet du procureur du roi!...

Et il tendit à Armand, sans s'en dessaisir, un papier sur lequel celui-ci jeta les yeux tout à la fois avec indifférence et curiosité.

Mais à peine eut-il lu les trois lignes qui y étaient écrites, qu'Armand devint pâle, et se rapprocha brusquement de Beauplaisir.

— Quel est ce nouveau piége? dit-il avec la plus vive émotion. Quelle est cette nouvelle infamie? D'où vient ce billet?

— Ce billet, répondit Beauplaisir, est tout simplement un faux de votre frère.

— Mais ce billet est à mon ordre, et...

— Mais il y a aussi un autre nom que le vôtre, et ce nom, c'est le mien, voyez.

Et il remit le fatal billet sous les yeux d'Armand, qui tomba accablé sur un siége.

— *Votre frère,* reprit Beauplaisir, en ajoutant un nom d'endosseur, aura voulu s'assurer toutes facilités pour tirer parti de ce billet. Vous comprenez sans doute la situation dans laquelle vous vous trouvez vis-à-vis de moi. Mais vous ne savez pas tout encore ! Votre frère a quitté Bruxelles, où il allait être poursuivi pour d'autres escroqueries. Il est à Paris, et voici son adresse. Dans un quart d'heure, je puis le faire arrêter comme escroc et comme faussaire. Il est de plus réfractaire ; mais c'est une misère, cela. Comprenez-vous bien ?

Armand était atterré. Pour la seconde fois, on lui proposait, on lui imposait le plus honteux, le plus déshonorant contrat. Son premier sacrifice pour sauver un misérable à jamais perdu, ce premier sacrifice avait été inutile, et ce second marché était plus hideux encore que le premier, car Beauplaisir était bien loin de valoir Regis.

C'était trop : il ne pouvait souscrire à une aussi épouvantable condition. Il avait trop pleuré la première foisses ardentes sympathies rendues inutiles, ses généreuses convictions frappées de stérilité et d'impuissance. Il ne pouvait recommencer sur lui cette homicide épreuve. Mais, s'il refusait, Claudien était perdu, voué à l'infamie, traîné devant un tribunal, condamné comme faussaire !...

Armand, les yeux fixes, était immobile et sans voix.

— Eh bien, dit tout à coup Beauplaisir après lui avoir donné un instant pour bien comprendre, eh bien, je vous attends !...

Et, comme Armand n'avait pas la force de répondre :

— Écoutez, reprit Beauplaisir, prenez jusqu'à demain soir pour réfléchir et vous assurer de tout cela. Voyez *monsieur votre frère*, et rendez-moi réponse avant cinq heures. Vous voyez que je n'abuse pas de mes avantages, ajouta-t-il avec une odieuse ironie. Réfléchissez bien, et je suis sûr que, demain, nous nous entendrons au mieux. Je vous aiderai à vous débar-

rasser une fois pour toutes de ce diable d'homme qui doit bien vous gêner, j'en conviens, et vous enverrez à la Chambre un député qui ne sera pas, ma foi, plus mauvais qu'un autre.

— Et, moi, je vous dis que vous mentez et que rien ne se fera ainsi! dit un nouvel interlocuteur qui se présenta tout à coup entre eux.

C'était Éleuthère, qui d'un bond s'élança sur le billet faux, que Beauplaisir, qui ne pouvait avoir de défiance, avait déposé sur son bureau, et s'en empara avant que celui-ci eût pu faire le moindre mouvement pour s'y opposer.

Éleuthère jeta dans le foyer le billet, que la flamme dévora aussitôt.

Nous allions oublier de dire qu'un second personnage était entré derrière Éleuthère : c'était Grouard, qui machinalement avait mis son chapeau à la main, et suivait son ami d'un air assez embarrassé.

Beauplaisir à son tour était resté stupéfait et interdit. C'est qu'il n'attendait pas la visite du peintre, et que la physionomie bouleversée de

celui-ci donnait à craindre une sanglante et tragique colère.

— Soyez sans crainte, Armand, dit Éleuthère en étreignant vigoureusement celui-ci dans ses bras, et restez honnête homme. Il n'y a plus rien à redouter maintenant ! Et vous, dit-il en se retournant vers Beauplaisir, remerciez Dieu, si vous l'osez encore, de ce qu'il m'a inspiré pour vous trop de mépris dans le cœur pour qu'il reste encore place à la colère. Sans cela, je vous écraserais !...

— Que signifie cette scène ridicule ? dit Beauplaisir cherchant à reprendre contenance.

— Tu es un misérable !... dit Éleuthère en s'avançant sur lui et en le faisant reculer. Je sais tout ! Tu es venu chez moi qui ne suis qu'un pauvre diable, et tu m'as volé, pendant que je n'étais pas là pour le défendre, tout le peu de bonheur que je croyais avoir. Tu as été traître et perfide autant que tu es lâche. N'aie pas peur ! je ne me salirai pas en te touchant. Mais tu seras puni, je le jure par Dieu ! Tant qu'il me restera le souffle, je briserai tout ce que tu élèveras. N'espère plus arriver à cette

existence politique que tu achetais par tes infâmes moyens!... Tu ne pourras plus corrompre personne... car, si tu bouges seulement, tu apprendras qu'il reste encore à ma vengeance des moyens pour te traîner devant l'opinion et faire justice de ton infamie. Moi vivant, jamais tu ne seras député! Venez, Armand, votre place n'est pas ici!

Et il fit passer devant lui Armand et Grouard. Sur le seuil de la porte, il se retourna, et cracha froidement au visage de Beauplaisir.

La figure de celui-ci prit les teintes verdâtres de la tête de la vipère.

— Vous êtes une triste canaille, mon cher! dit Éleuthère.

Et il sortit.

Dans la rue, il serra affectueusement la main d'Armand, qui, vivement ému par ces scènes, était muet.

— Du courage, Armand! dit-il. Vous voilà débarrassé de ce drôle-là.

— Mais, demanda Armand, comment êtes-vous arrivé là?

— Vous ne savez pas tout cela, au fait, vous,

répondit Éleuthère. J'allais me marier avec une femme que... j'aimais. Il a trouvé agréable de séduire cette malheureuse. Cela l'eût amusé de me faire épouser sa maîtresse... Grouard m'a tout écrit : j'étais à Anvers. J'ai pris la poste, j'ai été chercher Grouard et je suis arrivé ici. Je n'ai pas voulu nous faire annoncer. Les domestiques m'ont laissé faire, car je suis l'*ami* de la maison. Vous avez deux fois ouvert la porte au moment où j'allais entrer : j'ai reconnu votre voix ; j'ai entendu une discussion vive, et connaissant l'homme avec qui vous étiez aux prises, j'ai écouté et entendu. Voilà. Eh bien, Grouard, tu vois bien que tout s'est passé au mieux !

— Mais..., balbutia Grouard, très-timide de sa nature, je ne dis pas non.

— Et cette femme? demanda avec un affectueux intérêt Armand à Éleuthère.

— Nous nous sommes dit très-gentiment adieu, et nous ne nous verrons plus, répondit Éleuthère avec une triste gaieté qui serra le cœur d'Armand.

Et tous trois se remirent silencieusement en marche.

Éleuthère donna son adresse à Armand.

— Puisque ce malheureux est ici, lui dit-il, il faudra que vous le voyiez. Mais il n'y a plus de ressource, allez! mon pauvre ami! Ne vous inquiétez plus, et abandonnez-le... C'est un homme perdu!...

## VI

### LES DEUX FRÈRES.

Armand se présenta le jour même dans un de ces nombreux hôtels qui entourent les Messageries.

Éleuthère, en le quittant, lui avait mis dans la main un papier sur lequel était écrite au crayon l'adresse de Claudien. C'était Claudien lui-même qui avait remis cette adresse chez le portier d'Éleuthère; car, arrivant à Paris dénué de toutes ressources, et ne pensant pas que ses anciens amis fussent au fait de l'existence qu'il avait menée à Bruxelles, la pre-

mière pensée de Claudien avait été de recourir à eux.

On indiqua à Armand une chambre située au fond d'un noir corridor, à un étage élevé. Armand frappa longtemps à la porte ; et, n'obtenant pas de réponse, il se décida à tourner la clef laissée en dehors dans la serrure, et il entra.

Claudien était endormi tout habillé, sur son lit, la face tournée vers la ruelle. Il y avait dans l'atmosphère de la chambre étroite, sombre et humide, une vague odeur dont la cause était révélée par une bouteille d'eau-de-vie, vide et débouchée, placée sur la table de nuit.

Armand ouvrit la fenêtre.

Éveillé par le bruit, Claudien fit un mouvement et se retourna.

En apercevant quelqu'un dans sa chambre, il se mit sur son séant et jeta les jambes hors du lit. Il resta un instant dans cette position, se frottant la figure de ses mains et frissonnant, car il avait passé, ainsi habillé et étendu sur son lit, la seconde partie de la nuit.

Armand était debout, et le regardait avec un

douloureux sentiment de mépris et de pitié.

La figure de Claudien portait les traces de ses fautes et de ses vices. Son ivresse de la nuit accusait plus sévèrement encore ces traces, et leur donnait un caractère plus odieux. Ses yeux étaient gonflés, ses joues pâles et comme boursoufiées, ses lèvres pâteuses. Ses cheveux, devenus rares, étaient mêlés et hérissés sur son front dégarni. Des rides précoces et nombreuses attestaient la dépravation de son esprit et de son corps. Mais ce qu'il y avait de plus triste dans l'aspect de cette physionomie, c'était l'espèce d'indifférence cynique, l'abrutissement profond, et tous les symptômes de dégradation qui s'y révélaient.

Armand comparait, dans sa pensée, cette figure flétrie et souillée, au visage noble et ouvert de Claudien, lorsque celui-ci demeurait encore rue Saint-Jean-de-Beauvais, et c'était vraiment un pénible contraste.

Claudien cependant, encore alourdi par ses libations de la nuit, cherchait à rassembler ses idées. Dans le sombre demi-jour que recevait, par une étroite fenêtre à guillotine, la chambre

où il se trouvait, il reconnut enfin Armand, et ne put se défendre d'un sentiment d'embarras.

— Ah! dit-il, c'est vous, Armand! Asseyez-vous donc.

— Voilà donc où il devait en venir! dit Armand à demi-voix, avec un invincible mouvement d'horreur.

Claudien entendit ou n'entendit pas cette exclamation.

Quoi qu'il en soit, il reprit avec ce ton d'assurance douteuse et de laisser aller équivoque qui lui était devenu familier :

— Vous vous êtes toujours bien porté? Il paraît que vous faites de bonnes affaires. Vous avez plus de bonheur que moi, vous!

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire? demanda Armand avec sévérité.

— Qu'est-ce qu'il y a donc encore? dit Claudien en regardant son interlocuteur.

— C'est vous qui le demandez? dit Armand.

— Mais, pour savoir une chose..., répondit insoucieusement Claudien.

Armand retint un mouvement de colère.

— Vous osez dormir, malheureux! reprit-il.

Et que savez-vous si la justice n'est pas sur vos traces, et si l'on ne va pas vous arrêter ici?...

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? dit brusquement Claudien en relevant la tête avec inquiétude.

— Faudra-t-il que j'aie la honte de vous le répéter, et ne savez-vous pas que vous avez commis un double faux?...

— Ah! répondit Claudien du ton d'un homme subitement rassuré. Si c'est cela, je suis tranquille, puisque vous voilà. Le papier est entre vos mains, et vous avez arrangé la chose. Je vous en remercie.

Et il tendit la main à Armand, qui se recula avec dégoût.

— Ne me remerciez pas! C'est un hasard providentiel qui vous sauve.

— Quoi que ce soit!... dit Claudien ironiquement.

Il était blessé de ce que son frère avait repoussé sa main!...

— Mais vous n'en êtes pas quitte avec votre vie passée, reprit Armand. Vous êtes parti de Bruxelles, où vous étiez poursuivi pour escro-

querie. En supposant que la plainte puisse s'assoupir, vous allez être arrêté comme réfractaire. Que ferez-vous? Quelles sont vos intentions?

— Ma foi, je ne sais pas, répondit Claudien.

— Je vais vous le dire. Je ne vous ferai pas d'exhortations ni de reproches : tout cela, je le crains bien, serait en pure perte. Tant que j'ai pu, tant qu'il était temps encore, ma voix ne vous a pas manqué. Vous ne l'avez pas écoutée. Vous subissez aujourd'hui les tristes conséquences de votre conduite. Maintenant, vous êtes perdu. Je vous dirais bien qu'il faut vous tuer, pour vous rendre à vous-même satisfaction d'honneur; mais vous ne me comprendriez pas. Il faut que vous quittiez la France, et vous comprenez mieux cela, j'espère. Je vous en faciliterai les moyens, et je vous mettrai à même de vous créer à l'étranger une existence nouvelle. Mais, si vous voulez recommencer celle-ci, je vous le dis, vous auriez tort de compter sur moi.

Dans tout cela, Claudien comprit et vit clairement une chose : c'est que sa présence à Paris

gênait Armand, et que celui-ci voulait à toute force se débarrasser de lui. Il se dit que nécessairement il était, lui, maître du terrain, et qu'il s'agissait de poser ses conditions le plus avantageusement possible.

— Il faut que je quitte Paris, alors? dit Claudien, bien résolu à refuser d'abord toute proposition, pour arriver aux conditions les plus avantageuses.

Claudien, d'ailleurs, se sentait intérieurement fier en ce moment de dicter la loi à ce frère qui s'était tant de fois montré si supérieur à lui. Il y avait, en outre, un autre mobile dans le ton ironique, presque insolent, qu'il prenait avec Armand. Cet être avili, descendu aux derniers degrés de la corruption et de la bassesse, avait eu, sous l'influence des conseils de son ami Sant-Yago, la pensée d'une odieuse spéculation sur Jeanne : et cet horrible projet, qu'il n'avait pu se résoudre à exécuter avant la fuite inattendue de Jeanne, une fois celle-ci partie et partie à tout jamais, lui était venu à cœur par l'impossibilité même de son accomplissement. Il avait regretté de ne pas s'être assez pressé et

de n'avoir pas suivi les avis de ce digne conseiller. Dès le moment où il avait pu être convaincu qu'Armand avait retiré Jeanne de ses mains, il avait conçu contre son frère une haine terrible, et il ne devait jamais lui pardonner d'avoir ainsi déçu ses infâmes projets.

— Je comprends, reprit-il, que vous désiriez me voir quitter Paris ; mais il y a malheureusement à cela un petit inconvénient : c'est que je veux y rester.

Armand se contint.

— Si vous ne sortez de France, dit-il, avant qu'il soit deux jours, vous êtes immanquablement arrêté, et vous devez savoir ce qui vous attend. Si vous voulez partir, je vous offre...

— N'offrez pas, répondit Claudien ; je ne veux pas partir.

Claudien venait d'arrêter une résolution définitive. D'après l'insistance que mettait son frère à exiger son départ, il comprenait que celui-ci y tenait beaucoup, et il se disait, par un raisonnement assez singulier et toutefois logique, que, quels que fussent les avantages à lui offerts pour s'expatrier, il trouverait bien

mieux son profit à rester à Paris à côté de son frère, comme une terrible menace.

Armand ne put contenir son indignation devant cet impudent cynisme.

— Et que prétendez-vous donc faire ici? dit-il. Voulez-vous vous déshonorer davantage? N'avez-vous pas assez de tout votre passé honteux?

— Pourquoi me dites-vous des choses désagréables? répondit Claudien avec le plus grand calme, et en s'étendant sur le lit. Je ne vous en dis pas, moi. Quel mal y a-t-il donc à ce que je reste à Paris? C'est donc un crime, ça? Vous n'aviez qu'à me laisser à Bruxelles, au lieu de venir, comme vous l'avez fait, vous introduire chez moi pendant mon absence, et emmener Jeanne. Tout ça, c'est votre faute; ne vous en prenez qu'à vous. Vous avez toujours voulu me conduire et me dominer : ça vous a servi à grand'chose, n'est-ce pas? Mais, mon cher, j'ai assez de vos leçons; j'ai été élevé de manière à m'en passer. Ainsi, ne me parlez plus sur ce ton-là, s'il vous plaît. Je suis d'âge à me passer de vos conseils. Et, d'ailleurs, qui êtes-vous pour moi? Nous ne sommes rien l'un à l'autre.

— Misérable! s'écria Armand au paroxysme de la fureur et de l'indignation.

— Si vous m'appelez misérable, dit Claudien avec un sourire d'horrible méchanceté, je vous appellerai *bâtard!...*

Et il se dressa subitement sur son séant, comme pour parer une attaque probable.

Mais la précaution était inutile, car Armand, qui s'était levé depuis quelques instants, retombait sur son siége à eette sanglante insulte. Il couvrit son visage de ses mains et il se fit un long silence...

Lorsqu'il releva la tête, sa physionomie était décomposée et pâle, ses yeux et ses joues mouillés.

Il y avait sur cette figure noble et digne un tel sentiment de douleur, le coup avait porté si profondément, que nous ne dirions pas que Claudien n'eut pas un moment de repentir, et qu'il ne regretta pas d'avoir lâché ce mot terrible. Mais ce regret, s'il exista, ne fut qu'un éclair, et Claudien reprit en une seconde son insouciance féroce.

— C'est notre mère que vous outragez, notre

mère morte..., répondit Armand d'un ton bas et sombre.

Puis il reprit :

— Vous aviez raison de le dire, vous avez été élevé de telle sorte, que vous pouvez vous passer des conseils d'un pauvre ouvrier qui s'est fait à lui-même et lui seul son éducation. Vous êtes venu au monde avec une famille heureuse et respectée, vous ; car l'outrage que vous venez de jeter à votre mère est le premier qu'elle ait reçu, et vous l'avez jeté sur une tombe ! Vous avez été bercé par les caresses et les soins de votre mère : vous avez eu à côté de vous un père qui vous a conduit par votre main d'enfant, et vous a montré ce qu'il fallait faire et ce qu'on devait éviter. Les maîtres et les serviteurs ne vous ont pas manqué ; ils se sont pressés autour de vous, pour faire de vous un homme honorable et fort si les jours d'adversité arrivaient, ce que l'on ne pouvait guère prévoir sans doute, car tant de bonheur vous entourait ! Aussi, quand, un matin, vous vous êtes réveillé orphelin et pauvre, vous aviez en vous les éléments de richesses nouvelles : vous

pouviez vous créer une existence large et complète avec ce que vous aviez reçu. Je ne dirai pas ce que vous avez fait de tout cela.

« Pour moi, tout a été bien différent ! J'ai été abandonné en naissant par celle qui vous a élevé et chéri. Mais ce n'est pas moi qui l'insulte aujourd'hui ! le fils doit toujours bénir sa mère. J'ai été jeté pauvre et nu dans un hospice avec d'autres enfants pauvres et nus ; une faute que je n'avais pas commise devait être étouffée et mourir avec moi. Mais ce n'est pas moi qui me plains ! Et puis j'ai grandi, j'ai vécu, j'ai travaillé ; j'ai mangé le pain de mes veilles. J'ai forcé aux labeurs pénibles mon corps chétif et j'ai dompté ma nature faible et incomplète. Je me suis dit que j'avais bien des jours à passer avant d'arriver au but éloigné dont la vue lointaine me soutenait dans mes instants de découragement et de défaillance, et j'ai lutté contre les difficultés et les entraves. Je me disais que ma mère devait me voir là-haut, et je voulais mêler des larmes de consolation et d'espoir à ses larmes de regret !...

« Quand je vous ai connu, je vous ai aimé. Aux

yeux du monde, nous étions étrangers l'un à l'autre. Mais je savais que vous étiez mon frère. Je vous ai vu plus faible que moi dans la lutte. Je vous ai soutenu, encouragé. J'ai tout fait, j'ai employé tout ce qu'il y avait en moi de désir et de volonté pour vous aplanir une voie trop dure. Dites-le : quand vous m'avez appelé, vous ai-je jamais manqué ? Eh bien, maintenant je vous le demande à mon tour : que m'avez-vous donné en retour de cette affection inépuisable et sans bornes ? Vous avez foulé aux pieds ma tendresse et mes conseils fraternels ; lorsque, tremblant de douleur et de crainte, je vous ai vu vous jeter dans un gouffre sans fond, je vous ai appelé, je me suis jeté entre vous et votre perte, et vous m'avez repoussé sans pitié pour moi, sans pitié pour vous !

« Et vous ne savez pas tout encore !... Lorsque l'homme à qui vous aviez ravi sa femme a voulu, indigné, vous jeter sous le coup vengeur de la justice, je me suis, là encore, sacrifié pour vous. Cet homme voulait m'acheter au prix... mais vous ne comprendriez pas cela, maintenant, vous ! J'ai tout donné pour vous :

les fruits de mon travail pénible, les sollicitudes et les transes de ma tendresse alarmée, les conseils ardents de ma conscience, qui parlait à défaut de la vôtre. Ce sacrifice était le dernier : mes forces sont à bout ; je vous parle pour la dernière fois. J'ai fait plus que mon devoir ne m'ordonnait de faire ; j'ai accompli plus que ma tâche.

« Maintenant, dit Armand en se levant, les mains étendues, vous êtes seul, vous êtes libre, vous n'êtes plus mon frère, je ne vous connais plus !... »

Et Armand resta un instant dans l'attitude solennelle de la malédiction. Tout son corps était dans une agitation extrême, et sa physionomie honnête et noble jetait un incroyable éclat...

Claudien, malgré lui, s'était tu pendant que son frère avait parlé ; il avait même une fois courbé le front sous ces paroles accablantes.

Et pourtant, lorsque Armand eut fini de parler, après avoir été un instant sans répondre, il reprit froidement :

— Soit, nous ne nous connaissons plus.

Croyez-vous que je ne saurai pas me passer de vous ?

Armand frémit. Dans ces derniers mots, il y avait une terrible menace, et Claudien avait mis un étrange accent à les prononcer.

— Un mot encore, dit-il. Voulez-vous quitter Paris ?

— Non ! dit Claudien d'un ton haineux et résolu.

— Je vous écrirai donc ce soir, dit Armand.

Et il sortit.

Arrivé à l'étage inférieur, il s'arrêta tout à coup, chancelant ; et il éclata en sanglots étouffés...

# VII

## RETOUR A MOULINS.

A son départ de Bruxelles, lorsque Jeanne monta en voiture avec Armand, elle était triste et résignée. Armand n'avait rien perdu de ce calme qui présidait à toutes ses actions et qui lui donnait une si grande force.

Pendant les premières heures de leur voyage, ils se parlèrent à peine ou ne causèrent que de choses indifférentes, ainsi qu'il arrive presque toujours à deux personnes qui ont entre elles un secret douloureux ou terrible.

Armand ne voulait pas troubler les graves

pensées qu'elle devait avoir, et fut plus discret encore à mesure qu'ils approchaient davantage de Paris.

Jeanne en était venue à ce moment de toutes les existences agitées où on a rompu du fond du cœur avec un passé impossible et où on ne l'aperçoit plus que confusément. Seulement, lorsqu'elle pensait à l'avenir, elle sentait ce passé peser de tout son poids sur sa tête, comme un fardeau éternel. Elle était bien décidée à revoir M. Regis, à accepter ce qu'il lui offrait généreusement, à revenir vivre auprès de lui; mais, comme un enfant coupable, elle redoutait le moment précis, l'instant où il faudrait se retrouver en face de lui. Elle ne pouvait, malgré tout ce que lui avait dit Armand, croire qu'un changement si complet se fût opéré dans celui dont elle portait le nom, et sa résignation à accepter de nouveau la vie commune avec cet homme n'était que plus louable. Elle se le représentait encore, avec tous ces détails qui avaient autrefois glacé en elle tout épanchement et toute sympathie, avec la mise en scène de sa fausse dignité, cet homme qui

l'avait tyrannisée autrefois en vertu de ses droits de mari, et auquel il allait être maintenant si facile de se draper dans l'orgueilleuse clémence de l'époux outragé qui pardonne.

Ainsi, effrayée également par le souvenir du passé et l'appréhension de l'avenir, elle tâchait d'étouffer sa pensée pour ne songer qu'aux petites choses du moment, à ces minuties auxquelles le corps s'attache pour éviter de donner pâture à l'esprit.

Il avait été convenu entre Jeanne et Armand que celui-ci la conduirait dans la maison que M. Regis possédait auprès de la route d'Orléans. Nos lecteurs connaissent déjà cette maison, où Jeanne avait laissé tant de ses souvenirs.

Le banquier était absent. Jeanne le savait et ne craignait pas de hâter, en se rendant à l'hôtel, une entrevue qu'elle attendait avec angoisse.

Mais, si Jeanne esquiva pour quelques moments cette entrevue pénible, combien n'eut-elle pas à souffrir et à se souvenir en se retrouvant dans cette demeure où pour la première fois elle avait vu Claudien, évanoui et sanglant ; Claudien, qui avait eu besoin de toute la vie de

Jeanne pour tenter de devenir un homme, et dont l'apathie coupable avait dévoré en vain cette jeune et superbe existence, ce riche trésor.

— Mon ami, dit-elle à Armand, car, à la fin du voyage, l'intimité était venue entre ces deux âmes faites pour s'entendre, et Jeanne, approchant du but, avait eu besoin de s'appuyer sur une affection, — c'est ici que j'ai commencé à être coupable ; c'est là que j'ai abandonné mon cœur à cette pitié qui devait être de l'amour.

Armand la regarda avec compassion :

— C'est là aussi, lui dit-il, que vous allez commencer à expier, afin qu'aucune douleur ne manque à votre repentir. Prenez courage, et espérez !...

Puis ils se quittèrent.

Armand, qui avait abandonné les opérations de sa maison et ses travaux politiques à la prière de Regis, Armand avait besoin de rester un jour ou deux à Paris. Ce délai avait été convenu entre lui et le banquier, qui attendait à Moulins son retour.

Nous avons vu que la précaution lui avait été utile, et que la présence de Claudien à Paris

devait nécessairement faire prolonger dans cette ville son propre séjour.

Il demanda à Jeanne la permission de prendre les deux journées qu'il avait à lui et de les consacrer à ses affaires. Le surlendemain, il viendrait la chercher pour la conduire à Moulins, où M. Regis effectuait la vente de ses propriétés.

Armand, ainsi que nous l'avons dit dans le précédent chapitre, avait vu Claudien le jour même de son arrivée à Paris. Celui-ci était parti de Bruxelles presque en même temps que son frère, et, malgré la diligence qu'il avait faite et l'avertissement très-prompt à lui envoyé par son ami Sant-Yago, à peine avait-il été assez heureux pour se mettre hors de l'atteinte de la police bruxelloise, qui avait depuis longtemps l'œil fixé sur lui.

Le lecteur se rappelle ce qui se passa entre les deux frères.

Le soir venu, Armand se disposa, selon sa promesse, à écrire à Claudien. Armand avait profondément réfléchi depuis le matin, et s'était demandé quels moyens lui restaient en-

core d'arracher ce malheureux à une catastrophe inévitable. Le refus de Claudien de quitter Paris l'avait navré, car Armand en comprenait toutes les conséquences. Il s'agissait maintenant de sauver malgré lui cet homme qui courait à sa perte, et la tâche était difficile. Tout sentiment d'affection était à jamais éteint; mais chez lui restait toujours la religion du souvenir. Il se rappelait que Claudien était du même sang que lui; il se rappelait, triste et désolé, que ce Claudien, descendu si bas aujourd'hui, il l'avait vu et aimé jeune et pur, entrant dans la vie avec toutes les illusions honnêtes d'une nature vierge; il se rappelait l'affection profonde et sans partage qu'il avait eue pour lui.

Et ces pénibles souvenirs avaient encore une amère douceur, et lui faisaient une loi impérieuse de ne pas abandonner à jamais à elle-même cette nature incomplète et faible, dans laquelle le vice avait fait déjà de si effrayants progrès.

Éleuthère entra chez Armand au moment où celui-ci se disposait à fermer sa lettre. Les deux

amis causèrent longuement ensemble. Armand découvrit au peintre le dernier projet qu'il avait conçu pour empêcher Claudien de se plonger plus avant dans la fange où il s'était jeté!... Éleuthère désapprouva ce plan.

— Vous avez tort, Armand, dit-il. Vous êtes trop bon. La gangrène a fait de trop grands progrès : c'est un membre qu'il faut abandonner. Il tombera de lui-même malgré vos soins, à moins qu'on ne le coupe. Vous ne tirerez rien de cet abîme de corruption, et vous perdrez votre temps et vos peines.

— Et que feriez-vous donc à ma place? demanda Armand.

— A votre place, je ne m'occuperais pas de lui. Je le laisserais faire. Dans la position où vous êtes, vous ne pouvez vous attacher un pareil boulet au pied. Vous savez déjà ce qu'il vous en a coûté. Plus haut vous monterez, plus insolentes, plus impudentes seront les exigences de ce misérable. Cela est évident. Vous avez la voie belle devant vous maintenant pour arriver à la Chambre. Vous verrez ce que vous coûtera votre folle générosité, lorsque ce

malheureux viendra réclamer une parenté qui n'existe pas.

— Mais, si je l'abandonnais, répondit Armand en frémissant, il serait capable de voler...

— Eh bien, il serait arrêté, et voilà tout. Cela ne vous regarde en rien ; il ne porte pas votre nom, et un être pareil ne peut rien avoir de commun avec vous. Si vous le laissez dès maintenant à ses propres forces, il ne songera plus qu'il a en vous une ressource constante, éternelle, et vous en serez à jamais débarrassé. Sinon, rappelez-vous ce que je vous dis, vous verrez! D'ailleurs, vous avez déjà fait plus que vous ne deviez faire. Il ne pourra s'en prendre qu'à lui de ce qui lui arrivera. Pourquoi a-t-il repoussé votre offre et refuse-t-il de quitter Paris ?

Et, comme Armand, absorbé dans sa tristesse, ne répondait pas, Éleuthère reprit :

— Vous savez comment j'ai vécu avec Claudien et si je l'ai aimé. Eh bien, je vous le déclare, Claudien fût-il mon frère, après ce qu'il a fait, je ne le verrais plus. Il est de ces choses pour lesquelles il n'y a pas de pardon !... Il est des fautes pour lesquelles il faut être inflexible !

Et, là-dessus, je m'étonne que vous ne pensiez pas comme moi. On doit être sans pitié pour le vice et le crime. Je ne serai jamais de ces gens qui disent à un voleur : « Va te faire pendre ailleurs ! » C'est l'envoyer voler votre voisin. Punissez-le la première fois, ce sera l'empêcher de recommencer, de quelque temps du moins. Ceci est une question d'intérêt général...

Armand, depuis quelques instants, n'écoutait pas Éleuthère. A la fin, il releva la tête et dit résolûment :

— Je vais annoncer à Claudien que je subviendrai à ses besoins pendant quelques mois. D'ici là, on verra. N'insistez pas, Éleuthère; vous me chagrineriez inutilement. Mais je ne lui donnerai que le strict nécessaire...

Éleuthère secoua la tête d'un air désapprobatif.

— Je ne me consolerais jamais, reprit Armand, si ce malheureux pouvait se dire un jour que je n'ai pas tout fait jusqu'au dernier moment pour le sauver. S'il tombe, il ne pourra s'en prendre qu'à lui.

Éleuthère, sans ajouter un mot, serra la

main d'Armand, qui fit porter la lettre adressée à Claudien.

Cette lettre portait que les dépenses de loyer, de nourriture et de vêtement de Claudien seraient payées chaque mois, mais que le budget mensuel ne pourrait dépasser une somme que l'on fixait.

Ces conditions, trop douces, mettaient Claudien dans une facile aisance.

Claudien répondit verbalement au messager qu'il acceptait.

Le surlendemain, Armand fut fidèle à la promesse qu'il avait faite à Jeanne. Elle lui adressa quelques questions affectueuses sur sa santé ; car, après ces deux pénibles journées, la physionomie de l'imprimeur se ressentait des secousses qu'il avait reçues. Armand fit une réponse vague, et ils partirent.

Ce second voyage fut encore plus triste que le premier. Quarante-huit heures de solitude absolue avaient doublé la tristesse et le désespoir résigné de Jeanne en lui rappelant toutes ses douleurs passées.

Dès que Jeanne se vit approcher de Moulins,

elle se sentit prise d'un horrible effroi ; une terreur invincible se glissa dans ses veines, frémit dans ses cheveux, roidit ses belles mains blanches et rendit ses yeux fixes : une fièvre lente, terrible, venait de s'emparer d'elle et ne devait plus la quitter. Quand ils furent arrivés, Armand offrit son bras à Jeanne, dont les dents s'entre-choquaient. Il lui demanda si elle voulait remettre l'entrevue au lendemain ; il insista même en examinant mieux l'état fort grave dans lequel Jeanne se trouvait. Elle refusa, et s'avança d'un pas assez ferme, après avoir rabattu son voile sur son pâle visage. Ils traversèrent en silence le cours de la Préfecture et le cours d'Aquin, dont les grandes allées de tilleuls étaient déjà désertes, et arrivèrent devant l'hôtel où logeait M. Regis.

Jeanne ne pouvait plus se soutenir ; elle marchait à peine. En entrant dans la maison, elle se serra contre Armand, confuse, baissant la tête. Elle avait peur...

M. Regis la reçut avec calme et dignité. Il lui prit les deux mains et l'embrassa. On eût dit que rien ne s'était passé entre eux.

En voyant cette belle jeune femme si anéantie, si brisée, si profondément désolée, cet homme de fer eut pitié d'elle. Il se rappela ses propres fautes et ses torts, et courba, le front, lui aussi. Il se sentait pris d'une sorte de terreur respectueuse en voyant resplendir sur le front de Jeanne l'espèce d'auréole mystérieuse que la souffrance avait donnée à cette coupable repentante.

Pour Jeanne, la fièvre la sauva de la peur. Elle était anéantie par le mal : elle souffrait trop pour être effrayée. Au reste, cette pénible scène ne fut pas longue : chacun sentait la nécessité de l'abréger.

M. Regis vit Jeanne si fatiguée, qu'il n'eut pas le courage de la retenir longtemps. Installée chez elle, elle s'endormit de ce sommeil pénible et tenace qui est semblable à la mort et qui vous accable, quand l'âme et le corps sont à bout.

Le lendemain, Jeanne, qui toute la nuit avait été obsédée par de tristes rêves, retrouva au réveil toutes ses terreurs, et voulut chercher l'oubli dans le sommeil. Elle se leva tard, le plus tard possible, et osa à peine, en s'éveillant,

regarder autour d'elle. Enfin, il fallut s'exécuter et voir M. Regis.

Celui-ci se montra bon, affable et digne dans cette seconde entrevue. Il avait compris trop tard que lui aussi avait commis de grandes fautes, et que le pardon était un devoir pour lui. Jeanne se montra reconnaissante, et son attitude douce et résignée toucha Regis. Leur existence nouvelle s'établit sur d'assez bonnes bases, et sembla même offrir certaines conditions de bonheur relatif.

Mais Jeanne était frappée au cœur. Elle avait bien eu la force de faire tous les sacrifices pour expier sa faute, mais elle se trouva trop faible pour se rattacher à la vie par un côté quelconque. La fièvre qui l'avait prise sur la route ne la quitta plus. Peu à peu sa poitrine s'affaiblit, une toux âcre et continue la mina lentement.

Ce n'était pas en vain que Jeanne avait pu souffrir tant et si longtemps. Il lui semblait que son cœur éteint n'était plus que cendres refroidies et débris mutilés. Tous les amours, tous les espoirs de sa jeunesse étaient morts

sans retour, et sa grande beauté, qui avait presque tout èntière survécu à tout cela, n'était plus en quelque sorte qu'une riche enveloppe vide.

Souvent Jeanne allait seule, ou appuyée sur le bras de Regis, parcourir les longues promenades de Moulins, et suivre d'un regard mélancolique ces feuilles tournoyantes qui semblaient, élégie vivante, l'avertir de sa fin prochaine.

Toujours de plus en plus faible, elle se traina souvent par le cours de Bersil sur la lévée, et, silencieuse, elle conduisit son mari jusque dans une de ces jolies petites îles plantées de saules que l'Allier caresse en battant de son flot bleuâtre les sables dorés d'Avermes.

Plus d'une fois M. Regis voulait raccourcir ces longues promenades et engager Jeanne à rentrer. En effet, quand le vent du soir la frappait au visage et faisait voltiger les boucles soyeuses de ses cheveux, quand les tristes ouragans de l'automne venaient gémir à ses oreilles, Jeanne se sentait défaillir, et n'était tirée de son abattement que par sa terrible toux, deve-

nue plus âcre et plus acharnée que jamais...

Regis se montra exemplaire. Comme Jeanne, il avait compris que la maladie ne pardonnerait pas, et il voulut que rien ne troublât les derniers moments de cette femme si digne de sa pitié. Touchée des efforts de son mari, Jeanne prit sur elle de se mettre à le respecter et à l'aimer autant que cela était possible dans leur situation respective. En échange de l'indulgence affectueuse qu'il avait pour elle, elle lui offrit une amitié discrète, timide et pleine de prévenances craintives. Pour Armand, dont on connaît l'exquise délicatesse, il n'ignorait pas que sa vue rappelait à Jeanne tous ses malheurs, et il évita, autant que possible, de la venir troubler, excepté dans les moments où, tout à fait affaissée, elle avait besoin d'être relevée par une voix ferme et courageuse. D'ailleurs, il savait que Jeanne, depuis son retour à Moulins, avait cherché toutes ses consolations dans une piété fervente.

Aidée par les conseils du curé de Notre-Dame, jeune homme déjà blanchi et vénérable comme un vieillard, elle ne tourna plus ses

regards que vers la religion, ce suprême refuge, et appliqua sur son cœur meurtri le baume d'une fervente résignation.

Tous les matins, elle allait à la chapelle de la Vierge, dont elle aimait les pauvres ornements, et le plafond bleu naïvement parsemé d'étoiles. En quittant Notre-Dame, elle ne manquait jamais de donner un regard à la terrible sculpture qu'un poëte fameux au moyen âge a consacrée par un de ses plus beaux distiques latins. Tout le monde connaît cet effrayant cadavre dont le marbre jauni a atteint une terrible vérité et ne diffère plus de la couleur des ossements réels. En contemplant ces os brisés, ces chairs pendantes, ces vers du tombeau, Jeanne y voyait l'image de sa vie déchirée; elle ne manquait jamais de glisser rapidement sa main délicate remplie d'argent dans les mains calleuses des vieux mendiants, et semblait réellement, en soulageant les misères des autres, la figure céleste de la Charité.

Bientôt les promenades et les sorties, même pour aller à l'église, devinrent impossibles. Étendue dans une bergère et vêtue de noir,

Jeanne ne quitta plus son crucifix et ses livres pieux. Penchée sur l'image du divin Sauveur, elle versa sur ce corps d'ivoire toutes les larmes de son cœur. Un jeune docteur, ami politique d'Armand, le docteur L..., combattit le mal pied à pied, bien qu'il n'espérât plus le vaincre et que sa malade, appelant sans cesse la grâce par ses méditations solitaires, ne songeât plus à son sort terrestre.

M. Regis seul et Armand troublèrent quelquefois cette pieuse solitude ; mais ni la bonté paternelle de l'un, ni les fermes consolations de l'autre, ne purent rappeler à la vie cette âme prête à s'envoler. Jeanne enfin, détachée de la terre et déjà les yeux au ciel, se serait éteinte doucement sans l'horrible scène qui précipita cette catastrophe attendue. Un jour que Jeanne, plus oppressée que jamais, était abîmée dans ses tristes pensées, la porte de sa chambre s'ouvrit et on annonça madame de Sillerey.

Mais ici quelques mots sont nécessaires.

De plus en plus ruinée, exploitée et bafouée par Beauplaisir de Simons, madame de Sille-

rey était venue à Moulins pour tâcher de sauver quelques débris de sa fortune si gravement compromise.

Elle avait conservé, près du petit village d'Yseure, quelques propriétés qu'elle espérait encore préserver, avec l'aide des gens de loi et des hommes d'affaires qui la tenaient entre leurs mains.

Pour conserver encore certaines apparences de splendeur, elle s'était logée à quelque distance de là, dans une de ses terres nommée le *Parc*, charmante habitation, célèbre autrefois par un royal rendez-vous de chasse, et dont les tours délabrées, presque sans aucune valeur maintenant, ont encore pour les yeux un aspect seigneurial.

Là, absolument retirée, elle vivait avec une stricte économie et ne voyait personne. Le dépit d'avoir été jouée, la rage d'être réduite à la misère, l'amour-propre blessé, la considération perdue, et surtout l'habitude de vivre avec les gens d'affaires qui ne la quittaient plus, tout cela avait en peu de temps rendu madame de Sillerey horriblement méchante et acariâtre.

C'est pour ces raisons que M. Regis et Armand avaient fait tous leurs efforts pour l'empêcher de voir Jeanne. Ils savaient qu'elle reprochait son malheur à tout le monde, et qu'irritée contre l'univers entier, elle tuerait sa pauvre sœur par sa dureté.

Jusque-là, ils étaient parvenus à éloigner madame de Sillerey sous mille prétextes; mais, quand elle sut que Jeanne touchait à sa fin, rien ne put la retenir, et elle brava toutes les consignes.

Elle se présenta un jour à la maison qu'habitait M. Regis. Le banquier était absent: Jeanne était seule, confiée aux soins d'une garde-malade.

Madame de Sillerey parvint sans difficulté jusqu'à sa sœur.

Jeanne était assoupie. Elle ouvrit les yeux au bruit que fit en entrant madame de Sillereà; et, sur sa figure amaigrie, se peignit l'étonnement que faisait naître en elle cette visite inattendue.

— C'est vous, ma sœur! murmura-elle d'une voix faible, en levant un regard éteint.

Il y a longtemps que nous ne nous étions vues.

Camille regardait Jeanne. Elle contemplait avec un étrange sourire sa sœur, qui n'était plus que l'ombre, l'image indécise et lointaine de ce qu'elle avait été autrefois. Dans le regard de madame de Sillerey, il y avait une infernale satisfaction, et pourtant il eût été possible, au premier abord, de prendre pour une des mines banales de la politesse du monde ce perfide regard et ce cruel sourire. Madame de Sillerey avait appris à haïr en souffrant, et ce qu'elle avait éprouvé avait mis en elle une méchanceté presque féroce.

Jeanne, en regardant la figure de sa sœur, éprouva une sorte de terreur vague : elle crut voir quelque chose de sinistre sur ce pâle et maigre visage, aux angles secs et durs, dans ces yeux enfoncés et brillant d'un lugubre éclat.

— Vous êtes bien changée, ma sœur ! lui dit madame de Sillerey en s'asseyant. Souffrez-vous beaucoup ?

Jeanne, pour répondre, mit sa main sur sa poitrine.

— Oui, on m'a dit cela, reprit madame de Sillerey; c'est un mal terrible, et qui ne pardonne pas !...

Mais en ce moment madame de Sillerey s'arrêta.

Armand et M. Regis entraient dans la chambre de la malade. Le banquier la salua froidement avec un regard sévère.

Puis il s'approcha avec une tendresse empressée de Jeanne, et lui prodigua ces soins qu'une affection vraie et profonde peut seule indiquer.

Armand l'assistait dans ce touchant ministère.

Madame de Sillerey contemplait cette scène, la rage dans le cœur. Sa pâle figure pâlissait encore devant ces gages touchants prodigués par le mari clément à l'épouse pardonnée. Camille se mettait à la place de Jeanne : elle se disait qu'elle était seule et isolée, elle qui avait toujours vécu sans faiblesse et honorée. Si la mort venait la surprendre, elle arriverait froide et glacée, sans qu'une seule amitié veillât auprès d'elle. Elle partirait sans avoir senti une

main presser la sienne, elle partirait sans adieux!...

Ce spectacle lui déchirait l'âme, et sa haine jalouse la poussa à troubler le calme religieux de cette entrevue, qui semblait devoir être la dernière.

— Ne vous effrayez pas, dit-elle à Regis. Peut-être n'est-ce qu'une crise passagère. Vous la fatiguez avec vos soins.

Et, comme elle ne recevait pas de réponse, elle reprit avec une horrible cruauté :

— Et... qu'est devenu ce... ce jeune homme, ce Claudien, je crois? Est-il malade aussi, lui?

Armand se retourna subitement, et jeta à la mauvaise sœur un regard foudroyant. La main de Regis, qui approchait un breuvage des lèvres de Jeanne, trembla...

Jeanne, qui s'était soulevée à grand'peine pour boire, retomba sur l'oreiller.

— Est-ce que j'ai fait une question indiscrète? reprit madame de Sillerey. J'en suis vraiment désolée ; mais je croyais pouvoir parler de cela entre nous en toute confiance; monsieur n'est

pas un étranger, et tout Moulins est au fait de l'histoire.

Regis regarda Jeanne, puis Armand avec désespoir...

Armand s'approcha de madame de Sillercy et lui dit d'une voix basse mais solennelle :

— Laissez mourir cette pauvre femme tranquille, madame !

— Mon Dieu ! dit madame de Sillercy en se levant, c'est bien plutôt vous qui l'empêchez de revenir à la santé. Laissez-la libre : qu'elle retourne auprès de son amant, et vous verrez !...

Armand frémit de colère.

— Sortez, madame ! dit-il, sortez ! ou je ne répondrais pas de moi !

Et il lui serra le bras avec force.

Camille fronça les sourcils, car Armand lui avait fait mal. Une épithète dédaigneuse sortit de ses lèvres.

— Adieu, mon beau-frère ! dit-elle. Ayez bien soin de votre femme, car ce serait pour vous une perte que vous ne pourriez réparer.

Et elle s'éloigna.

Jeanne était sans mouvement. Armand et Regis, consternés, lui prodiguèrent leurs soins. Bientôt une crise terrible survint. Le coup avait été trop violent pour que la mourante pût y résister. Une écume sanglante s'échappa de ses lèvres décolorées, ses yeux se dilatèrent, ses membres contractés se crispèrent en vigoureux efforts qu'Armand et Regis avaient peine à contenir. Des sanglots étouffés, mêlés au râle funèbre de l'agonie, déchiraient la poitrine de Jeanne.

Tout à coup elle resta sans mouvement...

Regis et Armand s'agenouillèrent : elle était morte.

Dès que Jeanne eut expiré et que le doigt de la mort eut rendu à sa figure livide le calme et la sérénité d'autrefois, M. Regis, penché sur elle, poussa de longs sanglots et versa des larmes abondantes.

Alors seulement, il comprit tout ce qu'il venait de perdre dans cette femme qu'il commençait à connaître et qui, s'il l'avait voulu, aurait pu l'aimer.

Les deux derniers amis de la pauvre Jeanne sentirent leur cœur se fendre en entendant clouer la bière où reposait cette malheureuse femme.

Telle était la considération générale pour ces grandes douleurs, que tout Moulins voulut assister à la cérémonie mortuaire. Chacun s'associa à la douleur de Regis, et l'accompagna jusqu'au bout dans ses pénibles devoirs, comme on s'était associé à ses triomphes.

Le cercueil, porté à bras jusqu'au cimetière d'Yseure (car les corbillards étaient encore inconnus à Moulins) ; l'horrible abâttement de Regis, la douleur vraie d'Armand, la sympathie de la foule, tout cela donnait à cet enterrement une tristesse recueillie et solennelle.

Au retour du cimetière, Armand vit M. Regis si faible, qu'il n'osa pas le quitter. M. Regis, appuyé lourdement sur son bras, revint avec peine jusqu'à sa demeure, et pria Armand de passer avec lui le reste de la journée et la nuit.

— Mon ami, mon seul véritable ami, lui

dit-il, je veux vous charger de mettre ordre à toutes mes affaires, car dès aujourd'hui je suis mort au monde. Quant à la vente de mes propriétés, vous serez assez bon, n'est-ce pas, pour vous en occuper? Faites à votre guise, tout à fait comme vous l'entendrez, et vous me ferez tenir mes fonds à Paris.

— Et où voulez-vous aller ? demanda Armand.

— Je ne sais, répondit Regis.

— Monsieur, reprit Armand, la vie est une lutte qu'il faut toujours accepter avec courage. Vous pouvez être utile encore.

— Mon parti est pris, dit Regis, je ne sens plus en moi aucune énergie ni aucune volonté. Je pars et vous ne me reverrez pas.

Armand, comme Regis l'en avait prié, l'assista de sa présence et de ses paroles pendant toute la triste nuit qui suivit ces événements. Le lendemain, ils échangèrent, en se quittant, une dernière et affectueuse étreinte. Regis partait pour Paris.

Mais, de Paris, où alla-t-il? Nul ne le sut jamais,

M. Regis tint parole, et l'on n'entendit jamais parler de lui.

Sans doute, son chagrin dut bientôt le réunir à la femme qu'il avait su trop tard apprécier et aimer.

## VIII

### CONCLUSION.

Les menaces qu'avait faites à Beauplaisir Éleuthère indigné ne tardèrent pas à se réaliser.

Nous avons dit qu'Armand avait utilisé les capitaux de ses sociétaires d'une manière très-avantageuse, et qu'il était parvenu à réaliser le plan, conçu par lui depuis si longtemps, de créer dans sa ville d'adoption une feuille périodique, organe de ses idées.

Armand répandait ainsi ses larges et généreux principes, et, bien qu'il ne s'occupât pas

officiellement de ce journal, chacun savait qu'il était l'âme de la feuille libérale de Moulins, et que sa feuille était sa plus exacte personnification.

A la tête de ce journal, Armand avait placé un homme capable et droit, auquel Éleuthère communiqua ce qu'il savait sur Beauplaisir de Simons. On connut bientôt dans Moulins l'histoire exacte de Beauplaisir, comment s'était fait son mariage, et où il en était pour le moment avec la femme qui portait son nom.

Devant ces révélations publiques et le scandale adroitement fomenté par la haine vengeresse d'Éleuthère, Beauplaisir sentit qu'il lui serait impossible d'aller plus loin. Il se vit forcé de renoncer à une candidature qui ne pouvait que tourner à sa honte ; il se retira frémissant de rage. Son dépit fut d'autant plus vif et plus amer, que pour lui la députation n'était qu'un moyen d'arriver à la chambre haute, dont l'importance pouvait, d'après les événements d'alors, devenir très-considérable et l'emporter de beaucoup sur celle de la chambre élective. Ceci servira peut-être à faire deviner

au lecteur l'époque précise à laquelle se passa cette histoire.

Beauplaisir avait, en effet, une parole de haut lieu; car on était désireux de rallier un nom comme le sien.

Débarrassé de ce concurrent, que de toutes manières, d'ailleurs, il eût écrasé, Armand fut choisi par le collége à l'unanimité.

Madame de Simons avait vu l'histoire de son mariage se répandre dans le faubourg Saint-Germain. La honte d'avoir été jouée aussi odieusement par Beauplaisir l'avait poursuivie jusque dans sa retraite, et la chanson, cette arme si cruelle en province, apportait à ses oreilles d'ironiques refrains. Personne n'avait plaint cette femme qui n'avait jamais plaint personne. Ses anciens adorateurs repoussés par elle, les femmes qu'elle avait écrasées de sa beauté et de son orgueil, les indifférents qui avaient assisté à la lutte de cette statue de glace contre un monde ardent, se réunissaient pour l'accabler. Elle avait quitté Paris dans le paroxysme de la rage et du désespoir.

Grâce à son habileté tardivement éveillée et

à l'activité qu'elle déploya, elle parvint, ainsi que nous l'avons dit, à arracher des serres de son mari, une terre près de Moulins, la seule qui restât de son immense fortune. Ce fut là qu'elle se retira.

Du fond de cette retraite, comme la noire araignée au milieu de sa toile, elle regardait avec une observation continuelle et attentive ce qui se faisait autour d'elle, hargneuse et haineuse, prompte à dépister le mal ou à l'inventer, ardente à l'envenimer. Elle devint l'objet de l'exécration générale, et les quelques rares maisons qui avaient consenti à l'accueillir lui furent bientôt fermées. Elle se résigna forcément alors à vivre chez elle, et épuisa les derniers efforts de sa fureur sur deux pauvres servantes, à moitié idiotes, qu'elle prit comme souffre-douleurs.

Beauplaisir, peu à peu percé au jour, avait vu tomber l'édifice menteur de sa considération; bientôt, à son tour, il vit toutes les portes se fermer devant lui, et il ne lui resta plus que son argent. Toute sa résolution, toute son énergie s'évanouirent. Son ambition

s'éteignit subitement, et il abandonna la partie. Il se jeta alors dans les faciles voluptés du luxe et dans les exagérations d'une vie sensualiste. Il quitta Paris, et ne reparut plus à Moulins. Il courut les villes de l'étranger, s'arrêtant çà et là aux lieux où ses passions trouvaient le mieux à se satisfaire; allant de Bade à Vienne, et de Bagnères à Spa, réduit désormais à mener la vie de club et d'obscur libertinage. Son élégance, son esprit, sa finesse s'éteignirent à cette vie. Denis ne brillait pas à Corinthe. Il échangea les quelques vices aimables qu'il pouvait avoir contre des passions tristes et honteuses. Il en finit assez vite, d'ailleurs, avec cette misérable existence; car il mourut à quarante ans, usé par les excès.

Quant à Claudien, pendant les deux ou trois premiers mois qui suivirent son arrivée à Paris, Armand, qui le surveillait dans des transes terribles, n'eut pas trop sujet de se plaindre de lui. Claudien, jusqu'alors rudement frappé par la misère, ne demandait pour le moment rien autre chose que ce qu'on lui donnait, et se trouvait fort bien de la vie qu'il menait, se lais-

sant aller aux abrutissantes apathies de la vie oisive des cafés.

Mais, peu à peu, lorsque le cercle de ses relations s'agrandit, et qu'il se mit à faire de nouvelles connaissances dans les estaminets qu'il hantait le jour et la nuit, son budget devint insuffisant devant l'accroissement de ses dépenses.

Quelques demandes supplémentaires furent d'abord timidement adressées à Armand, qui y accèda, mais chaque fois plus difficilement. Bientôt, ce furent des messagers choisis par Claudien dans le cercle où il vivait. Armand, irrité d'être mis en contact avec de pareilles gens, refusa. Sur une dernière réponse, très-nettement formulée, Claudien se décida à ne plus insister.

Mais bientôt Armand fut forcé de s'occuper de lui. Claudien, abandonné à lui-même, s'était plongé, avec une avidité grossière, dans les déplorables abrutissements de l'ivresse; tout sentiment honnête et décent s'était éteint chez lui, et sa conscience s'était desséchée et racornie aux émotions de cette existence dévorante.

C'était dans les lieux immondes qu'il fallait le chercher, et il se trouvait heureux lorsque la boutique du marchand de vin ou les mystérieux estaminets qui entourent la halle au blé lui avaient donné asile pour la nuit et lui avaient épargné la honte d'être recueilli ivre-mort par la police nocturne.

Parfois il lui arrivait, dans des rues obscures, de coudoyer Louise, descendue comme lui au dernier degré d'avilissement.

Peu à peu il avait entièrement perdu la mémoire et par suite l'intelligence. Sa pensée restait des journées entières accroupie dans un assoupissement brutal.

C'était seulement lorsqu'il était ivre que Claudien semblait vivre et se souvenir; son œil s'animait alors, et Claudien parlait.

Par une étrange faculté, il ne se réveillait un peu que dans l'ivresse. Ses souvenirs lui revenaient alors; plus d'une fois il lui arriva de se lever chancelant, d'abandonner ses compagnons d'orgie, et de se diriger, au milieu des nuits sombres, par le vent et l'orage, vers la rue Saint-Jean-de-Beauvais... Il arrivait à la porte de

l'hôtel de Normandie, appelait Éleuthère, Beauplaisir, Grouard... Puis graduellement sa vie passée se déroulait tout entière devant sa mémoire épouvantée, et, frissonnant sous les sueurs de l'ivresse, la poitrine haletante, il tombait évanoui sur le pavé fangeux...

Mais, lorsqu'il était à jeun, il restait plongé dans une torpeur idiote, et comprenait à peine ce qu'on lui disait. Son regard, éteint et vitreux, était morne ; sa bouche, aux angles souillés par la pipe, était muette, sa figure était inerte et sans vie; il lui arrivait souvent de s'endormir les coudes sur la table, entre deux cruches de bière, et alors son visage cadavéreux restait dans une immobilité horrible, et, chose effrayante et qui faisait frissonner ses plus hardis compagnons de débauche, ses paupières ne se baissaient pas, il dormait les yeux ouverts.

Armand, fatigué de venir inutilement au secours de ce malheureux, s'était décidé à ne plus lui donner d'argent et à payer lui-même ses dépenses. Mais Claudien, que cet arrangement ne satisfaisait pas, trouva bientôt moyen de l'éluder. Il parvint à rencontrer quelqu'un qu'il

substitua à sa propre place à la pension où il était nourri, consentant à perdre la moitié de l'argent qui était donné pour lui, pourvu qu'il pût employer cet argent à sa fantaisie. Et le vin et l'eau-de-vie remplacèrent presque exclusivement pour lui les aliments ordinaires.

Son abrutissement était devenu complet. Il retrouvait parfois une lueur fugitive d'intelligence quand le nom de son frère était prononcé devant lui. Lorsque, en voyant le délabrement de son costume et la misère de sa tenue, on ne pouvait s'empêcher de le plaindre, Claudien disait en levant la tête et avec l'accent de la haine :

— J'ai pourtant un frère qui est député... mais il ne fait rien pour moi; il me laisse dans l'état où vous voyez... Ah! si un beau jour!... ajoutait-il tout à coup en serrant les poings avec une sinistre menace dans le regard.

Et il arriva plus d'une fois que certaines gens plaignaient Claudien avec la plus touchante compassion. Armand reçut même quelques lettres très-sévères à ce sujet.

Éleuthère, que ses succès nombreux avaient

élevé à une très-belle position artistique, s'était trouvé, grâce au seul éclat de son talent, favorisé des commandes du gouvernement, que sa prodigieuse fécondité lui permettait d'exécuter plus vite que personne. Éleuthère était un de ces hommes distingués qui ne se jouent ni de l'art ni du public et qui savent toucher la foule, tout en restant dans les conditions d'art les plus parfaites. Après les grands succès obtenus par ses toiles de batailles à trois ou quatre expositions successives, il reçut le ruban de la Légion d'honneur, qu'il avait si honorablement gagné, et, l'année suivante, il obtint sa nomination comme membre de l'Institut.

Dans cette haute fortune acquise par son seul mérite, Éleuthère resta le digne et bon camarade qu'il avait toujours été, respectant les maîtres sans servilité, accueillant les jeunes gens à bras ouverts, affable avec tout le monde et si naïvement aimable, que sa rude franchise ne blessait personne.

Armand montra, dès son arrivée à la Chambre, que sa haute intelligence politique ne le cédait en rien à son grand caractère. Il se ran-

gea dès le premier jour dans cette fraction trop peu nombreuse de l'opposition qui, toujours probe, courageuse et patiente, lutte avec conscience et avec dignité. Dès la seconde session, il devint un des principaux chefs de ce parti légal, et se fonda à la tribune une solide réputation de savoir et de rude éloquence.

Unis par les mêmes idées et liés par des services mutuels, Armand et Éleuthère, quoique de caractères bien différents, cultivèrent toujours une amitié qui leur offrait à tous deux de réelles jouissances.

L'inépuisable gaieté d'Éleuthère parvenait quelquefois à dissiper la mélancolie qu'Armand n'avait pu secouer depuis les tristes événements que nous avons racontés; et Armand, par ses entretiens élevés et sa manière lucide d'embrasser toutes choses d'un coup d'œil, agrandissait les idées d'Éleuthère. Quoique Armand n'eût, en fait d'art, aucune connaissance spéciale, Éleuthère lui avait souvent demandé des conseils dont il avait admiré, après l'exécution, la profonde justesse et l'ingénieuse simplicité.

Un soir qu'ils étaient ensemble et qu'Armand

semblait encore plus triste que de coutume, Éleuthère avait en vain épuisé toutes les ressources de sa gaieté pour rasséréner le front assombri d'Armand, lorsque Grouard entra.

Depuis longtemps, Armand l'avait retrouvé et récompensait généreusement quelques services faciles qu'il demandait au poëte pour avoir occasion de l'obliger sans humilier son orgueil, orgueil, au reste, nécessairement bien déchu.

Grouard n'était plus le Grouard d'autrefois, ce Grouard olympien, hugolâtre et barbu, qui croyait vraiment que le poëte est le roi du monde et qui prenait au sérieux cette spirituelle mystification.

Au bout de dix ans, il avait encore, comme le premier jour, ses vers en portefeuille, et pensait beaucoup de mal de la carrière littéraire, devenue, selon lui, ingrate.

Ses vers ne lui avaient servi qu'une fois en sa vie. Accablé par la misère, la faim et la paresse, il avait adressé à l'un des membres de l'Académie les plus fidèles aux idées littéraires du *Constitutionnel* de la Restauration, une ode pindarique, élogieuse et suppliante.

Touché par tant de pauvreté et d'humilité, le grand homme fit obtenir à Grouard une place de six cents francs à l'Institut, pour les copies nécessitées par les travaux Du dictionnaire, que poussaient activement MM. Charles Nodier et Droz.

Ce jour-là, Grouard, reniant son dieu, alla vendre dans le quartier latin les œuvres complètes de Victor Hugo, qu'en des temps moins heureux il s'était acquises au prix de mille privations, et s'acheta un habit neuf, noir.

Trois mois après, Grouard, recommandé par sa douceur mucilagineuse et son incurable timidité, apprit que le ministère de l'instruction publique lui accorderait annuellement un secours de six cents francs. Ce jour-là, Grouard, ivre de joie, alla se faire raser pour encourager par cet acte de soumission les bonnes intentions qu'on paraissait avoir à son égard.

De là à porter un chapeau comme tout le monde, une redingote marron et des favoris de couvreur, il n'y avait qu'un pas. Grouard le franchit le jour où l'Institut lui décerna en séance solennelle les quinze cents francs des-

tinés à récompenser l'auteur du livre le plus vertueux. Le petit ouvrage qui valut à Grouard cette flatteuse distinction fut sa dernière œuvre littéraire. Désormais possesseur de l'estime de ses concitoyens et d'un petit mobilier en noyer, Grouard renonça aux rêves de gloire, et réalisa un de ses rêves de bonheur, en louant, pour la somme de quatre-vingts francs par an, dans l'allée des Veuves, un jardin microscopique taillé dans un de ces terrains d'un demi-arpent, qu'on subdivise en cent cinquante petites fractions.

Là chaque dimanche, même par les plus grandes pluies, coiffé d'un large chapeau de paille, Grouard se livrait aux soins du jardinage, et se comparait en lui-même à Abdolonyme ou à Tityre. Le soir, il allait faire sa partie de dominos au café Minerve.

Lorsque les trois amis d'autrefois eurent parlé pendant un moment de choses indifférentes, Éleuthère dit au poëte :

— Eh bien, mon pauvre Grouard, et la poésie?

— Ah ! dit Grouard, l'époque est impossible !

La poésie lyrique est inutile, elle ne parle pas aux masses. Le drame est une affaire de décors et de chansons populaires. Le roman a été tué par les journanx. Ah ! parlez-moi de la peinture ou de la politique. Si j'avais su !...

Armand, malgré sa tristesse, se prit à sourire.

— Quant à moi, dit Éleuthère, je crois que toutes les époques ont une place pour l'artiste consciencieux et tenace ; seulement il faut vouloir.

Grouard poussa un profond soupir.

— Voilà ! murmura-t-il. Combien y en a-t-il qui ont voulu et qui n'ont pas pu !...

Chacun devint triste. La même pensée leur était venue à tous trois : Claudien !

Armand, au bout d'une minute, rompit le silence, et dit avec fermeté :

— Ne dites pas cela, Grouard ! c'est une phrase qui a perdu trop de gens... Je ne dirai pas que vouloir, c'est pouvoir toujours, mais c'est pouvoir souvent. Ceux à qui nous pensons n'ont voulu jamais. Leur faute a été de prendre leurs émotions pour des principes et de croire

que la société devait à des sensations le salaire qui n'est dû qu'à l'action.

— C'est, parbleu, vrai ! dit Éleuthère.

— L'oisiveté est la mère de tous les vices, dit en se rengorgeant naïvement le bon Grouard.

FIN.



